

Pénurie

Evaluations

ANALYSE

Devoirs

Partenariats

FAPEO

Fédération des Associations de Parents de l'Enseignement Officiel

PARENTS, DEVEZ-VOUS AVOIR PEUR DU RAP ?

Enquête sur les influences de la musique RAP chez les jeunes

Recherche et rédaction : David Lecomte, chargé de mission

Fédération des Associations de Parents de l'Enseignement officiel - ASBL

Rue de Bourgogne 48

1190 Bruxelles

Tel. : 02/527.25.75 Fax : 02/527.25.70

E-mail : secretariat@fapeo.be

Avec le soutien de la Fédération Wallonie-Bruxelles



L'ETUDE EN UN COUP D'ŒIL

« Etude : document écrit qui constitue le résultat d'investigations, d'une recherche ou d'une réflexion à long terme, sur des thématiques précises »¹.

MOTS-CLEFS

RAP, musique, culture HIP HOP, jeunes, enseignement, éducation, médias, pédagogie, atelier d'écriture, expression, rencontre, confiance, compétences, culture à l'école.

Faut-il avoir peur du RAP pour l'éducation de vos enfants ? Cette musique issue des ghettos américains qui est maintenant devenue une véritable industrie dont l'influence sur une certaine jeunesse est indéniable. Mais de quelle influence parle-t-on exactement ? Le RAP possède, en effet, un côté obscur fait de bling bling, d'argent facile, de bimbos décérébrées et de bolides valant des millions d'euros. Cet aspect est certes inquiétant car il donne aux jeunes une image fautive de la réalité. Mais pire encore, comme nous le verrons, cette image est consciencieusement entretenue par certains riches acteurs de cette musique qui, tout en se réclamant des quartiers, agissent à des fins principalement commerciales et mercantiles. Le RAP est la musique qui vend le plus au monde.

Mais le RAP a aussi sa part de lumière. Véritable vecteur de création artistique et d'émancipation sociale, la culture HIP HOP, dont le RAP est issu, est née de la contestation et de la subversion. Surtout, elle est le langage d'abord des jeunes défavorisés avant de devenir un langage universel, parlé partout dans le monde actuel. C'est la musique qui parle aux jeunes, avec laquelle ils ont grandi et de ce fait, elle tient une place de choix dans leur apprentissage de la vie. Longtemps dénigré et méprisé par l'école, le RAP a beaucoup de choses à apporter en terme de plaisir, d'énergie et de valorisation. Des rappeurs, des éducateurs de rue ou de maisons de jeunes, des associations spécialisées se démènent tous les jours pour permettre à des jeunes de tous bords et de toutes origines de découvrir ce formidable instrument pédagogique qu'est le RAP et tout ce qu'il peut apporter. Mais le RAP n'est plus désormais qu'une affaire de rue. Comme nous le verrons, de plus en plus de professeurs, de directions d'écoles, d'échevins de l'enseignement se rendent compte des plus-values pédagogiques du RAP. Il est plus que temps de démonter certains préjugés et d'ouvrir la voie à de nouvelles pistes pédagogiques par l'art et l'expression.

¹ Selon l'Arrêté du gouvernement de la Communauté française relatif au soutien de l'action association dans le champ de l'éducation permanente, 30 avril 2014.

REMERCIEMENTS

Cette étude n'aurait pas vu le jour sans le concours de certaines personnes. Nous tenons à remercier chaleureusement toutes les associations et les personnes qui ont apportés leurs contributions afin d'éclairer notre analyse de leurs expériences et de leurs savoirs.

Un grand merci à Messieurs Gregory Montfort, Antonin Elhage, Mathieu d'Angelo et Mesdames Diane Hennebert, Sybille Wolfs et Manon Marcélis pour avoir répondu à nos questions et nourri énormément notre réflexion. Merci aux associations Lézards-Urbains, Pierre de Lune et Out of the box, leur accueil et leur documentation fort précieuse. Et enfin, un très grand merci aux élèves de « Tonino ».

TABLE DES MATIÈRES

L'Etude en un coup d'œil.....	3
Remerciements.....	4
Table des matières.....	5
Introduction.....	6
Objectifs et structures.....	6
Quelques définitions :.....	7
Guide de lecture.....	8
L'art et la culture : facteurs rénovateurs de l'école.....	10
Focus sur le RAP : une jeunesse sous influence.....	16
Le « Gangsta » : l'épouvantail du RAP.....	16
Aller au-delà des apparences.....	22
Du ghetto à la mondialisation.....	25
Le RAP, une musique pas comme les autres.....	25
L'explosion du RAP et l'évolution commerciale.....	27
La génération internet : Le RAP sort des ghettos.....	31
Le RAP : une musique pédagogique.....	33
RAP et école : « Je t'aime, moi non plus ».....	33
Les ateliers d'écriture RAP ou SLAM : un chemin de traverse pédagogique.....	37
Les avantages des ateliers d'écriture RAP.....	41
Conclusion.....	47
Bibliographie.....	50
Interviews.....	50
Ouvrages et articles.....	50
Vidéos et musiques.....	52

INTRODUCTION

Objectifs et structures

En fait, cette étude est partie d'une idée un peu originale. Au départ, il s'agissait d'une réflexion d'un de nos chargés de mission sur l'influence de la musique RAP sur la jeunesse et plus particulièrement, la jeunesse défavorisée. Nous pensions que cette influence était globalement négative et que peut-être les parents avaient un rôle à jouer face à ce qu'il me semblait être des dérives, parfois graves. C'est dans ce sens que nous avons rédigé notre première hypothèse. Et puis, nous nous sommes logiquement dit que ma position était pour le moins trop moraliste et qu'il convenait d'aller voir plus loin. Nous ne savions pas, à cet instant, qu'en fait nous allions aller beaucoup plus loin. Mais nous ne le regrettons pas. Car, après des mois d'enquête et d'investigations, nous sommes bien loin de nos visions de départ. Ce que nous tenions pour acquis sur le RAP s'est considérablement transformé, et même ce qui a été confirmé, l'a été de manière bien plus nuancée.

Ceci n'est pas une étude comme les autres. Vous n'y retrouverez pas de chiffres scientifiques, pas de schémas élaborés, pas de références à des études universitaires ou issues des instances de l'éducation et de l'enseignement. Nous vous proposons plutôt un voyage, pour certains initiatique, dans une musique (et sa culture) qui est devenue l'une des principales du monde et qui, de près ou de loin, façonne vos enfants et petits-enfants. Toute la question est de savoir comment et dans quel sens ?

L'objectif principal est donc de cerner les différentes influences, positives comme négatives, que la jeunesse peut recevoir en écoutant du RAP. C'est ambitieux n'est-ce pas ! En fait, nous allons utiliser cet objectif comme un moyen, une porte d'entrée afin de découvrir le RAP sous différentes facettes. Et à la fin de la lecture, nous vous faisons le pari que vous ne verrez plus cette musique de la même façon. Un second objectif sera donc de faire tomber les innombrables préjugés et tabous dont souffre le mouvement RAP. Enfin, un dernier objectif sera de démontrer l'intérêt du RAP dans un domaine qui intéresse plus directement la vie parentale, celui de l'enseignement et de l'éducation. En effet, aussi étonnant que cela puisse paraître, nous pensons que la pratique du RAP peut constituer une voie pédagogique très intéressante à explorer plus en profondeur par les acteurs de l'enseignement. Nous nous efforcerons de vous le démontrer.

Au travers de notre voyage, en nous basant sur des documents et des témoignages, nous allons tenter de répondre aux questions suivantes et ce, avec le plus grand sens critique :

- Comment le RAP nous est-il présenté et pourquoi ?
- Quelle a été sa genèse et son évolution ?
- Quels sont ses messages, ses codes et dans quelle mesure influencent-ils les jeunes ? Positivement comme négativement.
- Quels sont les atouts pédagogiques et éducatifs du RAP ?

- Comment cette pratique pédagogique et ludique s'organise-t-elle dans les écoles et comment l'intégrer davantage au même titre que d'autres mouvements culturels ?

Cette étude va donc se présenter en deux grandes parties :

- La première sera consacrée à l'influence du RAP sur les jeunes et à l'évolution du mouvement. Afin d'en évaluer la pertinence au niveau pédagogique, il faut en effet savoir de quoi on parle, de maîtriser les concepts majeurs du RAP. Nous préciserons également quelle est la politique de notre enseignement par rapport à la place de l'art et de la culture à l'école. Cela est indispensable pour comprendre la suite de notre analyse.
- La deuxième partie portera plus précisément sur les vertus éducatives du RAP. Nous verrons qu'il ne s'agit pas simplement d'une musique mais bien d'un instrument pédagogique à manier avec précaution. Nous verrons aussi que notre réflexion peut prendre un aspect plus structurel si l'on s'intéresse à la place que l'école laisse à la culture.

Quelques définitions :

Comme tout univers, le RAP a son langage qui est parfois très compliqué à comprendre pour les non-initiés. Voici une série de définitions auxquelles vous pourrez revenir si vous êtes perdus. Elles n'ont pas la prétention d'être exhaustives, loin de là. Simplement, elles permettent de poser des balises pour la compréhension du propos.

- **RAP** : de l'acronyme '*Rythm and poetry*'. En français : « poésie et rythme ». Le RAP est un style de musique composé principalement d'un texte scandé, improvisé ou non et rythmé par un *beat* ou une instrumentale. Le terme RAP en lui-même vient de l'anglais « *to rap* » qui signifie « bavarder », « blâmer » en argot noir américain. Par la suite RAP a été expliqué par acronymes : « *rythm and poetry* » ou « *rythm and politics* ». Né dans les ghettos noirs américains de New York, le RAP consiste à égrener des couplets rimés, en s'accompagnant de rythmes souvent obtenus à partir d'enregistrements (ce que les rappers appellent « la prod ») manipulés sur scène (le *scratching* du Disc-Jockey) ou en studio par échantillonnage². Le RAP a lui-même subi l'influence d'autres genres musicaux appartenant à la musique noire : funk, « *rythm and blues* », jazz, ska, calypso, reggae, etc.

- **HIP-HOP** : mouvement culturel et artistique apparu aux États-Unis à New York, dans le *South Bronx* au début des années 1970. Originaire des ghettos noirs et *latinos* de New York, il se répandra rapidement dans l'ensemble du pays puis au monde entier au point de devenir une culture urbaine importante. La culture hip-hop connaît plusieurs disciplines : le rap (ou *MCing*), le *DJing*, le *break dancing* (ou *b-boying*), le graffiti, le *beatboxing*. Ces disciplines, apparues avant le hip-hop, seront intégrées dès la naissance

² KANDE, *Le RAP et son influence sur la culture des jeunes*, 1 juin 2009, p.2.

du mouvement. C'est néanmoins par son expression musicale qu'il est le plus connu et, de ce fait, souvent réduit à celle-ci. **Le RAP est donc la composante la plus importante de la culture HIP-HOP.**

- **MC** : de l'anglais "*Master of Ceremonies*". Le maître de cérémonie c'est celui qui anime la soirée avec son micro. **Dans la musique RAP, cela désigne le rappeur seul ou le rappeur principal d'un groupe.**
- **Flow** : le *flow* est le terme servant à définir la façon dont un rappeur pose les syllabes par rapport au rythme. À ne pas confondre avec le débit. Souvent, les gens assimilent la rapidité et le *flow*. Bien que ce *flow* ne soit pas quantifiable, en réalité, on utilise tout de même ce mot comme si on pouvait le compter « J'ai trop de flow ». **On jugera un MC à son *flow*, c'est-à-dire à sa virtuosité dans l'interprétation de sa musique.**
- **Lyrics** : *lyrics* est le mot anglais pour dire **Paroles (de chansons)**.
- **Crew** : **groupe d'artistes de rue** réunissant rappeurs, graffeurs, DJs, *breakdancers*... tout ce qui touche à la culture Hip Hop.
- **Egotrip** : un texte est dit « *egotrip* » s'il a pour but de **flatter son propre ego, de se vanter**. Sa forme est souvent plus travaillée que son fond car un texte *egotrip* est rarement à prendre au premier degré. Ces textes sont souvent constitués de *punchlines*.
- **Punchline** : une *punchline* c'est littéralement une « phrase coup de poing », le genre de phrase bien formulée qui laisse sans voix, souvent de belles métaphores, ou des jeux de mots grinçants. A noter que les *punchlines* sont souvent utilisées dans les morceaux *egotrip*.
- **Skeud** : *skeud* est le verlan de Disque.
- **Old school** : RAP dit « à l'ancienne ». C'est très subjectif, on ne peut donc pas dater précisément, bien que pour beaucoup cela correspond à **tout ce qui s'est fait avant 2000.**

Guide de lecture

Dans le même esprit, afin de faciliter votre lecture, nous vous proposons deux types d'insertions :

Les encadrés jaunes servent à expliquer un concept propre au RAP ou à la culture HIP-HOP sans lesquels il est impossible de comprendre les raisonnements recueillis dans un de nos témoignages.

Nous allons citer les paroles de plusieurs morceaux de RAP lors de notre analyse et dans beau nombre d'entre eux, ils contiennent de l'argot, du verlan ou d'autres formes de vocabulaire particuliers. Afin de mieux les repérer au sein du texte, nous les avons indiqués en turquoise.

L'ART ET LA CULTURE : FACTEURS RÉNOVATEURS DE L'ÉCOLE

Lors d'un colloque organisé par *Lézards Urbains* en 2013, l'un des rappers présents, Pitcho, a abordé la question de son art à l'école de cette manière : « *On ne donne pas beaucoup d'espace à la culture dans l'enseignement. Ce n'est pas intégré directement dans le champ scolaire. Souvent, l'élève doit choisir entre l'atelier d'écriture et manger ou jouer avec ses amis. Les enfants ont le choix de suivre ou non un atelier. C'est alors plus difficile pour les animateurs que pour les enseignants. La culture est quelque chose qu'il faut prendre au sérieux, au même titre que l'enseignement. Or, c'est vite mis de côté et je trouve ça dommage, car c'est complémentaire et ça peut aider dans la formation des jeunes* »³.

La culture et l'exercice de l'art seraient insuffisamment présents dans l'école ? Posez-vous la question en tant que parents : à combien de programmes ou de projets artistiques ou culturels vos enfants prennent part dans leur cursus fondamental ou secondaire ?

Le fameux décret « Missions » de 1997 reconnaît la nécessité de la culture dans l'école aussi bien au niveau des objectifs de l'enseignement que des moyens pour atteindre ces objectifs :

L'article 6 précise que la Communauté française doit veiller à ce que chaque établissement scolaire : « *privilégie les activités de découverte, de production et de création* » et « *suscite le goût de la culture et de la créativité et favorise la participation à des activités culturelles et sportives par une collaboration avec les acteurs concernés* »⁴.

Par ailleurs, le décret va plus loin en affirmant, dans son article 8, que la Communauté française doit adapter le programme scolaire et le projet pédagogique « *à l'importance des arts, de l'éducation aux médias et de l'expression corporelle* » et « *à la transmission de l'héritage culturel dans tous ses aspects et à la découverte d'autres cultures, qui, ensemble, donnent des signes de reconnaissance et contribuent à tisser le lien social* »⁵.

Mais en pratique, l'art et la culture n'ont jamais fait l'objet de volume horaire obligatoire, sauf dans les deux premières années du secondaire (et encore uniquement pour les arts plastiques et la musique). Aucun pédagogue spécialisé ni aucune intégration sérieuse dans la formation initiale des enseignants. Dès le départ, le volet culturel est laissé aux seules initiatives des Pouvoirs organisateurs et surtout des enseignants. Ceux qui sont motivés par

³ LEZARTS URBAINS, *Mots de tête, 20 ans d'ateliers d'écriture RAP&SLAM en Belgique francophone, rencontre, colloque, Bruxelles, 7/12/2016*, p. 6.

⁴ Décret définissant les missions prioritaires de l'enseignement fondamental et de l'enseignement secondaire et organisant les structures propres à les atteindre, 24 juillet 1997, article 6.

⁵ Ibidem, article 8.

les plus-values pédagogiques tentent de les mettre en œuvre dans leur classe ou le plus souvent, font appel au secteur associatif. Certaines associations vont même se spécialiser dans l'animation en milieu scolaire.

En 2006, la Communauté française se fend d'un nouveau décret qui définit plus précisément les partenariats entre les écoles et les opérateurs associatifs. Ceux-ci se font sur quatre axes principaux :

« Axe 1 : par collaboration durable, il faut entendre toute activité culturelle ou artistique répondant à un appel à projets, menée sur une année scolaire, essentiellement réalisée durant le temps scolaire, sur base d'une convention de partenariat conclue entre l'école et un opérateur culturel et/ou un établissement d'enseignement partenaire.

Axe 2 : par collaboration ponctuelle, il faut entendre toute activité culturelle ou artistique initiée entre une école et un opérateur culturel, répondant à un appel à projets, pouvant être réalisée pendant ou en dehors du temps scolaire, impliquant la conclusion d'une convention de partenariat. Il est loisible d'introduire deux projets semestriels distincts.

Axe 3 : un projet de collaboration s'intégrant dans le cadre des dispositifs développés et mis en œuvre par la Communauté française doit répondre aux objectifs visés à l'article 3 du décret pour bénéficier d'un financement.

Axe 4 : le Gouvernement peut conclure des partenariats privilégiés avec certains opérateurs culturels justifiant d'une expérience et d'une notoriété pédagogiques et dont l'action, s'étendant à l'ensemble du territoire de la Communauté française, est accompagnée de productions pédagogiques.. Un partenariat privilégié implique un financement pluriannuel dont les modalités sont précisées dans une convention ou un contrat-programme conclu entre la Communauté française et l'opérateur culturel »⁶.

Comme on peut le constater, la Communauté française semble ne cadrer ce qui se faisait déjà et ce, à l'initiative des personnes de terrain, profs et associations. Les projets « art à l'école » sont réglementés et une cellule culture-enseignement est chargée de faciliter les synergies entre les deux mondes. Mais cette politique d'intervention, de projets culturels plus ou moins ponctuels est-elle suffisante ?

Pour le savoir, nous avons rencontré plusieurs personnes dont l'association bruxelloise Pierre de Lune. Elle est l'un des opérateurs culturels reconnus par la Communauté française. Elle occupe le rôle central d'intermédiaire entre l'associatif et les écoles. En cette année 2016, par exemple, elle mène pas moins de 16 projets de collaboration durable comme les appellent le décret de 2006, c'est-à-dire des projets dans lesquels un artiste vient toute l'année pendant les heures de cours initier les jeunes à son art. Les animations peuvent porter sur le RAP, le SLAM, la danse, l'écriture, le théâtre, etc.

⁶ Décret relatif à la mise en œuvre, la promotion et le renforcement des Collaborations entre la Culture et l'Enseignement, 24 mars 2006, article 1.

Pour Sybille et Manon, toutes deux coordinatrices de l'asbl, les avantages de faire entrer ces disciplines dans l'école sont évidentes : « Une des plus-values, c'est la confiance en soi, le développement des valeurs de respect, d'autonomie. Les profs redécouvrent leurs élèves. Je ne le voyais pas comme ça et je ne savais pas qu'il pouvait faire ça. Il y a la dimension de valorisation du projet artistique ». Cela ne fait que confirmer ce que nous avons vu précédemment. Du point de vue du développement humain des élèves, c'est tout bon. Et pour la transversalité des enseignements, concept fort à la mode chez les pédagogues, c'est tout bon également : « On essaie aussi de mettre le projet au centre de leur année, de faire des ponts avec les cours directement. Travailler dans la transversalité. Mais le projet ne s'intégrera vraiment que s'il est relié avec ce qui se passe chaque jour en classe. Beaucoup de choses dépendent du prof et de l'équipe éducative. Mais l'animateur doit aussi être à l'écoute de ce que fait le prof. Cela va dans les deux sens » nous dit Sybille. Beaucoup de choses dépendent du prof en effet et même peut-être trop de choses.

Des enseignants et des élèves un peu laissés à eux-mêmes

Toutes les personnes que nous avons interrogées nous l'ont confirmé : ce sont les enseignants qui sont les chevilles ouvrières de l'entrée de l'art et de la culture dans l'école. Si les enfants peuvent aller au théâtre, suivre des cours avec des danseurs, musiciens ou des rappeurs venant faire des ateliers d'écriture, c'est grâce aux enseignants.

« On travaille aussi avec les futurs enseignants dans la formation initiale avec des modules « Arts à l'école » mais le feed-back que l'on a, c'est que les futurs profs sont très preneurs mais ils disent « quand on sera à l'école, on sera coincé » » nous confirme Sybille de Pierre de Lune. « C'est pas assez valorisé et identifié. L'art est inscrit au programme et les enseignants sont censés le savoir et la plupart du temps, ils tombent des nues. Souvent, la plupart ne le donne pas parce qu'ils ne s'en sentent pas capables ». Ce constat n'est pas vraiment étonnant. Les manquements ou les imperfections de la formation initiale des enseignants sont continuellement mises sur le tapis. Que la culture et l'art y soient négligés n'est malheureusement pas une surprise. Mais cela ne veut pas dire qu'il faut s'y résigner pour autant !

Ce qui est préoccupant par contre, c'est que Sybille et Manon nous disent que pas mal de profs sont résignés dès la formation initiale sur le peu de place accordée aux activités artistiques et culturelles. Ils savent qu'une fois dans le circuit de l'enseignement, le programme, les impératifs de compétences ne leur laisseront que très peu de temps pour la pédagogie de projets culturels. De plus, pour augmenter la pertinence et la portée de ce genre d'initiative, il faut avoir une équipe de deux ou trois collègues qui vous suivent et ainsi porter le projet commun vers une autre dimension. C'est rarement le cas. Chacun a la tête dans le guidon. Manon nous dit ce qu'elle a constaté : « Dans beaucoup d'écoles, les profs sont tout seuls dans leur classe. On est dans un système qui a du mal à bouger ». Les contraintes pédagogiques, organisationnelles, hiérarchiques et même administratives pèsent lourd, très lourd. Mais le fait est que notre système scolaire n'est pas fait pour la culture, l'ouverture et l'art.

Il n'est pas question ici de trouver des excuses au corps enseignant afin de noyer le poisson (phénomène que les parents dénoncent souvent et à juste titre) mais bien de dénoncer un système général qui empêche les enseignants de pouvoir plus intégrer l'art et la culture dans leurs cours car, ne vous y trompez pas, ils sont demandeurs ! Sybille continue : « *On a toujours beaucoup trop de demandes et on doit en refuser chaque année. Et puis, il y a le long terme, des profs veulent continuer d'une année à l'autre et le lien est alors bien établi mais on doit pouvoir aller vers d'autres. Donc, on met un cadre de deux ans maxi et le prof est bien souvent frustré. Certains, au bout de deux ans, sont aussi bien outillés et deviennent même accros* ». On aborde ici le problème de l'offre et de la demande. Comment faire mieux correspondre les demandes des enseignants et l'offre associative. Nous allons y revenir. Et les directions ? N'ont-elles pas pour mission de faciliter cette démarche culturelle au sein de leur établissement ? Là aussi, on retombe sur les mêmes obstacles. Dans ses relations avec les directions, « Pierre de Lune » a pu s'en apercevoir : « *Il y en a (les directions) pour lesquels, l'accord n'est qu'une signature et d'autres qui s'impliquent beaucoup plus par ce qu'on fait. Leur présence est capitale parfois pour les élèves. « Monsieur le Directeur est venu ». Mais il faut savoir aussi qu'ils sont fort pris et occupés. Ils sont ravis que nous venions car ils n'ont pas à s'occuper de tout l'aspect subsides et de la gestion du partenariat avec les artistes* ».

Un autre symptôme qui montre le décalage entre notre enseignement et la pratique des arts est la sacro-sainte évaluation, si chère à notre enseignement. Comment voulez-vous évaluer l'art ou la production artistique ? Les plus grands philosophes se sont cassés les dents sur cette question et elles tourmentent encore bien souvent les enseignants et les élèves en matière d'art et de culture comme nous le confirme Manon et Sybille : « *Est-ce qu'on évalue ? Qu'est-ce qu'on évalue et comment on évalue ? Parce qu'il y a encore cette idée que si ce n'est pas évalué, ce n'est pas valorisé. On peut aussi faire de l'auto-évaluation sur différents critères : confiance en soi, épanouissement, etc. On n'est déjà plus dans les points mais des profs parfois, doivent mettre des points. Ils n'ont pas le choix pour justifier leur activité* ». Que vaut un cadre de référence dans lequel ces propres acteurs doivent le plier ou le contorsionner afin d'y avoir leur place ? Ne vaut-il mieux pas alors changer de cadre ? Les élèves sont également tellement marqués par cette « religion » de la performance qu'eux-mêmes parfois rejettent l'animation ou le projet car « *ça ne compte pas pour des points* ». Mais, le plus souvent, après cette première réaction pavlovienne, l'interaction et le plaisir l'emportent ! Comme le disent pas mal d'enseignants à « Pierre de Lune » : « *Ces projets sont des bulles d'air* » pour les profs mais aussi pour les élèves étouffés par un système qui a du mal à évoluer.

L'art et la culture pourraient au contraire constituer un socle idéal dans la logique d'évaluation formative et non pas certificative. Chercher à améliorer non pas les compétences mais la conscience de soi-même et des autres et cela dans le jeu, l'amusement, l'expérimentation et non dans le jugement. Ce serait là un bon moyen de refonder une école populaire et novatrice comme le suggérait le sociologue Hugues Bazin. Alors pourquoi ne pas inscrire la pratique des arts dans le programme scolaire avec une obligation de tranche horaire et avec un cheminement basé sur l'évaluation formative ? Nous rêvons me/nous ? direz-vous ? Vous ne seriez pas loin de la vérité mais pas pour les raisons que vous pensez. Il ne s'agirait pas d'un rêve de « Bisounours » mais bien d'un rêve pédagogique révolutionnaire.

Cela supposerait de revoir la formation initiale, la philosophie de notre enseignement et la société dans laquelle il s'insère . Cependant, il faut tenir compte de certaines réalités.

Les 3 limites du partenariat entre l'école et l'associatif

1. L'absence de certification pédagogique de l'artiste

« *Etre artiste, c'est un métier et le prof ne peut pas le faire. L'artiste, quant à lui, n'a pas de certification pédagogique, c'est un processus entre deux pôles* » nous rappelle Sybille. Il est vrai que les animateurs qui vont dans les écoles ne sont pas des pédagogues et pourtant, cette question est cruciale.

Dans le cadre du Pacte pour un enseignement d'excellence, la FAPEO a participé à un groupe de travail intitulé « Bouger les lignes », composés à la fois de responsables du monde associatif du domaine artistique et des responsables de l'enseignement. La représentante de la FAPEO au sein du groupe, Daphné Renders, nous confirme que ce critère de formation pédagogique est vite arrivé dans les débats : « *Leur formation [celles des artistes] pédagogique est très variable ou ils n'en ont aucune. Certains élèves peuvent arrêter car le type d'enseignement ne leur convient pas du tout. Cette question de la formation pédagogique s'est posée assez vite* ». Nous avons donc des enseignants non sensibilisés à l'art dans la formation initiale et des artistes, certes experts dans leur discipline, mais sans formation pédagogique. Ils doivent donc se compléter ou pour cela, se connaître et communiquer. Or là aussi, le bât blesse.

2. Pas assez de communication et de contacts entre le scolaire et l'associatif.

Une deuxième limite est celle de l'information entre les deux mondes. C'est assez paradoxal à dire à notre époque de la communication instantanée, mais les profs ne savent pas toujours, loin de là, qui sont les associations comme Pierre de Lune et où les joindre. C'est notamment sur cette problématique que s'est penché le groupe « Bouger les lignes » : « *le but était de créer une politique culturelle un peu plus globale au sein de l'école* » nous dit Daphné Reynders. Comment ? Par de meilleurs outils d'information et de communication. Actuellement, il n'y a pas véritablement de répertoire en la matière sur lequel les profs peuvent se baser. Tout juste existe-t-il une liste d'opérateurs sur le site de la Fédération Wallonie-Bruxelles. D'autres initiatives ont aussi été évoquées dans le groupe de travail comme l'idée audacieuse de donner aux artistes des locaux attitrés au sein de l'établissement dans lesquels ils pourraient créer et en retour effectuer leurs animations. Il s'agirait de rapprocher l'art de l'école sans intermédiaire. Bien sûr, il faut tenir également compte des organismes qui justement assument ce rôle d'accueillant et d'intermédiaire, comme les académies, les centres culturels ou les maisons de jeunes. Cependant, une initiative que nous a raconté Daphné Renders laisse rêveur : l'école communale de Uccle 1 à Bruxelles a lancé un projet de musique en son sein et cela a tellement bien marché que le Pouvoir organisateur s'est montré très soutenant en allouant un temps plein avec un prof de musique dédié au projet. Des ponts

pédagogiques étaient dressés avec les autres cours. Bien sûr, cela reste une exception et toutes les écoles ne peuvent se targuer de la réputation et des moyens de Uccle 1.

L'École communale d'Uccle est la première de la Fédération Wallonie Bruxelles à avoir développé un projet ayant pour vocation de faire de la musique, la base de son enseignement. Concrètement, 36 périodes de cours ont été mises en place et réparties entre quatre musiciens : éveil musical, chorale , mouvement, voix et pratique musicale sont au programme du cursus scolaire.

Pour Joëlle Maison, Échevine de l'Éducation et de l'Enseignement : *“La pratique musicale amène l'élève à développer diverses compétences touchant les domaines intellectuel, personnel, affectif, physique et culturel tels l'écoute, l'attention, la mémoire, la rigueur, le goût de l'effort, le respect des règles et des autres... Autant d'exigences qui se retrouvent dans les autres matières enseignées dans le cadre du cursus scolaire et qui peuvent contribuer à la réussite de l'élève”*⁷. Quatre artistes musiciens donnent cours et font partie du corps professoral. Ils s'impliquent activement dans leur classe pendant que les instituteurs/trices continuent le cursus avec la moitié des autres élèves. Les ateliers n'engendrent pas de coût supplémentaire pour l'école ou les parents.

3. L'investissement des élèves dans l'art dans l'école

Enfin, une autre limite est celle de l'acceptation par les élèves d'une éventuelle intégration complète et permanente de l'art au sein de leurs cours et de leur école. A ce sujet, nous avons interrogé les jeunes qui suivent l'atelier d'écriture de RAP à la maison de jeunes de Ganshoren. Les réactions étaient partagées mais beaucoup d'entre elles nous ont confirmé que ce qui faisait le charme et le plaisir de l'atelier, c'est justement le fait qu'il n'avait pas lieu dans l'école. Ainsi la jeune Niserine nous dit : *« Ca ne doit pas être dans les cours car pour moi, c'est deux mondes différents. C'est pas l'école, c'est pour ça que je suis bien ici »*. Elle ajoute : *« Il y aurait beaucoup moins d'élèves qui iraient à l'atelier s'il avait lieu dans l'école justement parce que ce serait dans l'école »*. Il est vrai que Niserine part du principe que contrairement aux cours « normaux », l'atelier ne doit en aucun cas être obligatoire.

D'autres jeunes interrogés ont déclaré qu'ils ne seraient pas contre le fait d'avoir un atelier au sein de leur école, cela dépendrait de son organisation. Justement, tout le problème est là.

⁷ Site internet de la Commune de Uccle, *L'École communale du Centre : première « école à rayonnement musical » en Communauté française*.

FOCUS SUR LE RAP : UNE JEUNESSE SOUS INFLUENCE

Nous n'allons pas tourner autour du pot : l'image du RAP a toujours inquiété ou même parfois suscité le mépris ou la peur chez une partie de la population. Délinquance, quartiers défavorisés, « racaille », violence, drogue, etc. sont autant de termes et de phénomènes qui sont plus ou moins associés au RAP et la culture HIP-HOP. Pourtant, la culture urbaine dont est issue le RAP a évolué depuis 30 ans et a gagné ses lettres de noblesse. Mais cela ne semble pas encore suffisant aux yeux de certains tel que Eric Zemmour, le sulfureux journaliste français qui a déclaré que « le RAP est une sous-culture d'analphabètes »⁸, réalisant, malgré lui, une sacré **punchline** (il est vrai qu'il est coutumier du fait).

Mais, plus sérieusement, le RAP est avant tout une musique issue de la jeunesse et qui parle à la jeunesse. Les adolescents et les jeunes adultes sont le public cible du RAP. Alors, quelle peut-être l'influence de cette musique en termes de valeurs transmises, d'images et de comportements ? Dès le départ, nous tenons donc à préciser qu'il ne s'agit pas ici de juger le RAP. Nous n'en avons ni la compétence, ni la légitimité. Nous allons plutôt tenter de donner aux parents des clés de compréhension pour mieux appréhender cet art, car on peut parler d'art, n'en déplaise à qui vous savez.

Le « Gangsta » : l'épouvantail du RAP

Des liasses de billets de 500 euros qui tombent du ciel, des *bimbos* siliconées qui dansent lascivement au bord de la piscine à Miami, des armes de gros calibres dans tous les coins, des sacs d'héroïne dans le salon, des bolides de 300 chevaux dans la cour de la villa : le décor du clip est planté ! Et voici le rappeur, « **la caillera** », la star ! Les caméras sont braquées sur lui, casquette, sweet-shirt, training, baskets, lunettes de soleil, bagues et chaînes en or massif, il est le roi du monde ! Il balance son « **flow** » sur du « **gros son** »⁹. Il est là pour envoyer des « **punchlines** » qui feront le « **buzz** »¹⁰. Pas de doutes, son « **skeud** » se vendra à des millions d'exemplaires. Il est « **renoi** » ou « **rebeu** » et c'est un rebelle. Il donne dans « **l'egotrip** » : il s'est fait tout seul et tant pis pour les bâtards, les salopes (sauf sa mère), les pédés, les flics, les politicards, tous ceux qui sont contre lui. Il les baise tous ! Lui, c'est un lascar, un bonhomme,

⁸ GROSBEN, Eric Zemmour : « le rap est une sous-culture d'analphabètes », 13/09/2011, p.1.

⁹ Un « gros son » est une expression souvent employée dans le RAP pour qualifier un morceau particulièrement bon.

¹⁰ « Faire le buzz » veut dire créer l'événement, faire parler de soi. Expression souvent employée sur les réseaux sociaux (Facebook, Twitter, etc).

un vrai ! Pas comme ses concurrents, les autres rappeurs, qu'il va « **clasher** »¹¹. Par contre ses potes du quartier auxquels il adresse un gros « **big up** »¹², il les respecte ! Car il se souvient d'où il vient, il « **represent** »¹³ les siens et son quartier...

Trouvez-vous cette caricature trop exagérée ou trop violente ? Alors lisez les quelques paroles ci-dessous :

*« J'te baise j'te laisse à l'hôtel. J'passe au Lamborghini, Maybach, Phantom tu restes à l'Opel. J'suis dans l'textile Sonia Rykiel. J'gère le biz' (buisness) à l'américaine. J'me taperais bien une Dominicaine. J'la mettrais ienb' (bien) tout le week-end. J'la mettrais ienb' tout le week-end...la République me suce le tuyau (le sexe). Monsieur l'agent j't'enfonce le triangle et le gilet fluo. J'veux faire des sous mais j'suis paresseux, j'aime pas ta gueule, j'te baise ta reu-ssœu (sœur)...Elle est dans la chambre, elle est sous les draps *hum hum*, j'ai des jambes à la place des bras. Elle pense que j'suis en train d'la doigter *hum hum*, j'lui mets mon gros doigt d'pied...Montre en diamants, lunettes de soleil Sors les kalash (le fusil d'assaut kalashnikov) comme à Marseille. Ma question préférée : qu'est-ce j'vais faire de tout cet oseille (argent) ? »*

Extrait du titre « **Kalash** » du rappeur Booba, accompagné d'un autre rappeur, Kaaris. **22 293 567 vues sur Youtube.**

- « Fusil chargé ferme ta gueule, j'suis né tout seul mais j'vais pas mourir seul...Fouiny Babe il roule sur l'or négro, petit rageux roule un joint d'héro (héroïne). Fourgon, cellule, bédô (pétar), braco (bracage), coke (cocaïne), chtars (prison). Tournée, platine, promo, télé, radio, Popstar La vie c'est un doigt dans une teuch' (sexe féminin) l'autre sur la gâchette...Comme my nigga French (mon ami français) ouais j'vous passe le shout out (salut). BS on les baise y'a pas d'doute Inch'Allah. Le Coran rien n'est fini on va leur tirer dessus. Fais des pompes, cantine, Fouiny dans ta cellule. J'ai baisé l'pe-ra (le RAP) merde elle prend pas la pilule. Va niquer ta mère c'est la fête des mères ! »

Extrait du titre « **La fêtes des mères** » du rappeur La Fouine. **14 233 846 vues sur Youtube.**

- « J'encule Brandon et Dylan (héros de série télé pour jeunes) Si ces pédés crament au napalm j'veux la palme ...Y'a que les ficelles de tes strings qui t'soutiennent. J'te baise et les draps s'en souviennent...La chambre est assez grande pour plusieurs chiennes. Le torse est assez large pour plusieurs chaînes. Dans le monde des Blancs, les billets sont mauves. Chez nous, l'animal dominant est un noir chauve. Quelques grammes par jour dans l'piff (nez). Les Hommes mentent mais pas les chiffres...L'ange de la mort dans la peau. Les singes viennent de sortir du zoo. Ton cadavre derrière quelques plots. Le sang est plus épais que l'eau. Armés comme à l'époque du Clos. Les singes viennent de sortir du zoo... »

Extrait du titre « **Zoo** » du rappeur Kaaris. **20 643 899 vues sur Youtube.**

¹¹ « Clasher » veut dire prendre à parti quelqu'un de précis et le critiquer dans une chanson. Nous reviendrons sur le concept de « clash » plus loin.

¹² « Le big up » est un salut, un clin d'œil d'un rappeur à sa communauté et aux siens.

¹³ « represent » est un verbe venant du verbe anglais « to represent » qui signifie « représenter ». Dans le RAP, il prend une signification particulière : le rappeur se fait le représentant du quartier ou de la ville dans laquelle il a grandi.

Les extraits ci-dessus sont quelques morceaux choisis de trois grands succès du RAP français de ces cinq dernières années. Individualisme effréné, culte du profit matériel, arrogance égocentrique, délinquance revendiquée, drogue recommandée et sexisme affiché, voilà quelques-unes des représentations et messages que l'on retrouve dans ses paroles. Nous imaginons bien que ce n'est pas là les valeurs que les parents espèrent transmettre à leurs enfants. Elles sont pourtant très présentes dans un certain RAP surmédiatisé que l'on nomme le « Gangsta RAP », une sorte de croque-mitaine.

Le *Gangsta RAP* est un genre de musique hip-hop et de rap dérivé du RAP *hardcore* originaire de la Côte Ouest des États-Unis, plus précisément de la Californie, lancé à la fin des années 1980.

Le *Gangsta RAP* du début, représentait souvent la vie des gangsters des banlieues de Los Angeles caractérisée par la violence, le racisme, la vente de drogue, les persécutions de la police envers les jeunes noirs, les vols et la guerre entre gangs rivaux.

Au milieu des années 1990, toute une culture est associée au *Gangsta RAP* : le port de vêtements, chaussures, bandanas, casquettes et foulards aux couleurs de son gang ; langage etc. Ce genre musical commence à se propager à travers les USA.

Dans les années 2000, il continue à se développer, notamment en France.

Le style de représentation de ces rappeurs est avant tout de se montrer comme dominant et supérieur aux autres (« *The Boss* »), roulant dans des voitures de luxe, souvent entourés de jolies filles, faisant l'apologie de l'argent et de l'attitude *bling-bling*¹⁴.

Comme vous le voyez, du point de vue des valeurs transmises, le *Gangsta RAP* n'est pas véritablement à recommander. Pourtant, c'est une composante indiscutable de cette musique et même, la plus médiatisée. Voilà pourquoi il convient de s'y intéresser de plus près. En effet, encore à l'heure actuelle, l'image du RAP qu'on la plupart des gens est bien celle du « *gangsta* ». Ce qui explique en partie que le RAP, chez bon nombre de parents, n'a pas bonne presse. L'image du « rappeur-racaille » semble coller à la peau du genre musical comme une maladie incurable. Comme nous le verrons plus loin, les choses ne sont pas si simplistes. Mais les jeunes subissent-ils vraiment l'influence de ce *Gangsta RAP* ?

« *Le RAP a une influence certaine sur la jeunesse, qui peut être positive comme négative. Elle sera négative à partir du moment où certains artistes font l'apologie du gangstérisme ou traitent les femmes de salopes toutes les deux secondes dans leurs textes. Malheureusement certains gamins se valorisent à travers ces artistes-là, alors que nous, les rappeurs, sommes des exemples pour ces gamins* » déclarait récemment Rost, rappeur, écrivain et président de l'association parisienne Banlieues Actives¹⁵. Les questions de l'influence et de l'exemplarisme ont toujours été posées dans tous les courants artistiques. Est-ce bon ou non pour la jeunesse ? Nombreux sont les parents, dans les années 1950 et 1960, à avoir interdit à leurs enfants d'écouter cette musique de « singes » appelé Rock 'n Roll. Alors, il y a-t-il des raisons de s'alarmer ? Prenons quelques faits divers assez récents liés au RAP.

¹⁴ Voir définition du Gangsta RAP sur wikipedia, https://fr.wikipedia.org/wiki/Gangsta_rap

¹⁵ ARIS, *Le RAP a-t-il une mauvaise influence sur la jeunesse ?* le 27/02/2015, p.2.

En 2013, un élève de rhétorique de l'Institut Notre-Dame de Fleurus a posté sur Youtube un rap qu'il avait intitulé « poème à mes professeurs »¹⁶. « Dans ce morceau, l'étudiant s'attaque frontalement à plusieurs enseignants et notamment compare l'une d'elles...à une chienne »¹⁷. La vidéo a été retirée de Youtube et deux enseignants ont porté plainte contre l'élève qui a été renvoyé. Cet épisode, pris isolément, pourrait paraître insignifiant et sans aucune relation avec le RAP en tant que musique. Après tout, chaque jour, les médias, les réseaux sociaux et d'autres formes de musiques conduisent à ce genre d'écart. Mais n'y a-t-il pas à chercher dans ce fait divers une influence du gangstérisme et de ce sexisme dont Rost nous parlait plus haut ?

Ali Kolly, travailleur social dans le quartier bruxellois des Marolles, met en évidence l'influence certaine de la culture « *Gangsta* » sur les jeunes défavorisés écoutant du RAP. Né dans les ghettos californiens, le « *Gangsta RAP* » raconte la violence, la drogue, le trafic, la haine de la police et la prostitution. « *Le HIP-HOP imprègne de ses codes les comportements et le langage. Entre look, streetwear, langage de kiffeurs et allure de lascars, les jeunes de tous milieux adoptent une image inspirée par son univers. Univers qui attire les jeunes mais draine aussi des peurs. La violence associée aux cités, la jungle qui y règne, la drogue, la délinquance, le machisme...alimentent ainsi une représentation médiatique et médiatisée du hip hop, incarnée par le « Gangsta rap » américain* »¹⁸. Ali Kolly confirme bien ici que la jeunesse subit l'influence de ce fameux « *Gangsta rap* ».

En mai 2015, un autre morceau de RAP a fait scandale dans la ville française de Strasbourg. « *La chanson "Eider" du rappeur Abdelos provoque un certain malaise à la mairie de Strasbourg. Le clip a pourtant été tourné il y a plus d'un an, mais sa récente diffusion a attiré l'attention des médias. On y découvre une joyeuse bande qui fait étalage du trafic de drogue, armes à feu au poing, et quenelles en bonus entres deux plans de scooters tunés* »¹⁹. L'article précise que beaucoup de jeunes du clip sont à visage découvert et que « *certains semblent mineurs* »²⁰. La mairie de Strasbourg a aussitôt demandé que la vidéo du clip soit retirée et a réagi par la voix d'un adjoint au maire : « *J'ai été effaré quand j'ai vu le clip, par ce qui y est mentionné, par l'image qu'on cherche à donner d'un quartier, de ses habitants... je pense que Neuuhof (le quartier en question), ce n'est pas ça, il y aussi d'autres réalités* »²¹.

Il est intéressant de constater qu'à chaque fois qu'un tel incident éclate, mettant en scène la précarisation, la délinquance et la violence de certains quartiers, les autorités réagissent afin de sauver la face et tentent maladroitement de minimiser le phénomène. Dans le cas précis de Strasbourg, le discours de la mairie est contredit par celui des parents et des

¹⁶ E. V., Anthony, élève de rétho, insulte ses profs dans un rap posté sur Youtube : deux enseignants ont porté plainte, dans *La Nouvelle Gazette - Charleroi*, 18/09/2013, p.1.

¹⁷ Idem.

¹⁸ Ali KOLLY, *Le RAP, entre art martial urbain et mafia des cités*, dans *Santé mentale en contexte social, multiculturalité et précarité*, 2007, p.2.

¹⁹ G. HAMONIC, AFP, *Quenelle, arme, drogue : un clip de rap crée la polémique à Strasbourg*, dans *Le Figaro*, le 26/05/2015, p.1.

²⁰ Idem.

²¹ Ibidem, p.2.

habitants. En effet, il faut savoir que la communauté scolaire du quartier avait, avec le soutien des parents, introduit une demande auprès de l'Etat français afin que ce quartier soit reconnu en ZEP, c'est-à-dire Zone d'Education Prioritaire (à peu près équivalent de l'encadrement différencié en Belgique). La demande était restée sans réponse.

Le 29 mai 2015, suite au scandale du clip de RAP, les parents et enseignants strasbourgeois réagissent au travers d'une lettre adressée à l'Observatoire des Zones Prioritaires : « *Le clip du rappeur local Abdelos qui a fait aujourd'hui polémique a été tourné à quelques mètres de nos écoles. Et outre les armes et la drogue que l'on y voit circuler librement, ce sont bien nos enfants et élèves que nous avons pu reconnaître sur cette vidéo, simples écoliers de 10 ou 11 ans scolarisés en CM1 et CM2* »²². Les parents et enseignants ajoutent : « *Cette information qui a été relayée par les médias locaux et nationaux montre une image peut être faussée et exagérée de notre quartier mais pas complètement dénuée d'intérêt. C'est aussi une certaine réalité qui est ici exaltée : économie souterraine, drogues, armes, violence, et trafics en tous genres. Le tout sur fond de provocation et d'insultes à l'encontre de la police, de l'Etat et de la République Française...* »²³.

Prenons un dernier exemple : au début de 2016, une autre vidéo RAP a défrayé la chronique. « *Deux jeunes rappeurs parisiens sont à l'origine d'un scandale. Leur vidéo publiée il y a un mois sur Youtube dans laquelle ils scandent des paroles choquantes, armés de couteaux, vient d'être supprimée après que le Parquet de Paris ait ouvert une enquête...Le problème ? Ces mineurs d'une douzaine d'années selon Le Parisien, y scandent des paroles violentes, tenant en main un couteau et une feuille de boucher, une arme très tranchante* »²⁴. Et comme le dit la chanson : « *Faut baiser ces p'tites pétasses* » ... « *Nous tout ce qu'on veut c'est des billets violets* » ... « *La balle finit dans tes reins, ça t'apprendra à faire le fou* »²⁵.

La principale du collège est en colère contre les producteurs de la vidéo et réagit²⁶ : « *cette vidéo montre ce qui fascine nos élèves, il faut absolument regarder la réalité en face et travailler dessus, sans quoi on restera avec deux mondes : d'un côté l'école avec un discours angélique sur la pédagogie et les valeurs républicaines, et de l'autre la culture de la société de consommation* » . Sur le même clip, un magazine de RAP écrit : « *Drogue, argent, violence...Le titre 1^{er} pocheton du groupe Sarcelleslite est banal. Un egotrip dans la pure veine du rap français où les auteurs se vantent de leurs faits d'armes de dealers. La problématique n'est pas née de textes violents et sexistes mais du clip qui met en scène quelques-uns des jeunes choristes du groupe, âgés de moins de 14 ans* »²⁷.

²² Les parents d'élèves et enseignants des écoles Reuss, après la médiatisation d'un clip de rap sur le quartier Neuuhof à Strasbourg, les parents et enseignants des écoles Reuss renouvellent leur demande de classement en REP+, Observatoire des Zones prioritaires, 29/05/2015.

²³ Idem.

²⁴ 13OR-du-HipHop, *Le clip de rap polémique de collégiens de 14 ans qui exhibent des armes blanches*, 02/02/2016, p.1.

²⁵ Idem.

²⁶ Idem.

²⁷ B. CHAPON, *Des enfants de Sarcelles tournent un clip avec des armes*, 02/03/2015, p.1.

Les propos et les thèmes de ce morceau, la drogue, l'argent et la violence, seraient devenus « banals ». Comme dans les autres cas, l'indignation de l'opinion publique a forcé les autorités à réagir mais jamais, on a parlé des clips ou des artistes qui ont inspiré, et donc influencé, le morceau incriminé, pas plus que du contexte socio-économique dans lequel il a été écrit. Faut-il y voir un aveuglement, une sorte d'angélisme de la part des acteurs de l'enseignement et de la société en général comme le dit la principale du collège ?

Interrogé, le réalisateur du clip, quant à lui, tombe des nues et ne comprend pas l'emballement autour de la vidéo expliquant avoir « *juste voulu faire un petit délire* » : « *On parle de drogue, comme dans les films. Mais ce ne sont pas des dealers, ils vont tous à l'école. Il n'y a rien de méchant, c'est de la comédie, que des comédiens* »²⁸. « *On m'a dit d'changer des mots pour pas qu'les petits me suivent. Pas grâce à moi qu'ils pensent à Tony (cfrs : Tony Montana, le héros de « Scarface ») devant leurs petits suisses* » rapportait Booba en 2002 dans son titre « *On m'a dit* », arguant qu'il n'était pas responsable de la façon dont les jeunes recevaient et interprétaient ses textes.

D'après Anthony Pecqueux, chercheur au CNRS, auteur d'une thèse sur la portée morale et politique du RAP français « *Le RAP... n'a pas d'effets négatifs sur les jeunes. C'est évident. Les jeunes ne sont pas des idiots culturels. L'erreur, c'est de prendre un cas particulier pour en faire une généralité... On sait tout de suite qu'on est dans une fiction. Même un jeune est capable de le comprendre* »²⁹. L'Indis, rappeur et instituteur à Bobigny, a un avis différent : « *Ce sont les rappeurs qui sont exposés médiatiquement qui ont une influence sur les jeunes. Quand tu regardes un film, tu sais tout de suite que tu vois des acteurs. Dans un clip, le rappeur ne va pas te le dire. Certains jouent sur cette ambiguïté qui trompent les jeunes. Ils montrent des choses aux petits qui ont envie de s'encanailler. Au début du clip Zoo, qui a dépassé les 15 millions de vues sur Youtube, Kaaris s'affiche avec un AK-47 (fusil d'assaut). 80% des gens qui ont regardé la vidéo ne se disent pas que c'est une arme factice. Si son arme était réelle, il s'auto-balancerait. Dans l'émission Clique, Kaaris a dit qu'il était là pour faire de l' "entertainment". Même des rappeurs dits « engagés » cultivent parfois l'ambiguïté pour ne pas perdre une partie de leur public* »³⁰. Donc tout ne serait qu'une question de parts de marché, de ventes, de buzz. C'est à celui qui sera le plus « *Gangsta* ».

Pour en savoir plus et approfondir notre réflexion, nous nous sommes tournés vers des « puristes », des spécialistes qui vivent et travaillent dans le monde du HIP-HOP et nous les avons interrogés sur cette fameuse image « *Gangsta* » et son influence réelle ou supposée sur la jeunesse. Plus que quiconque, leur avis nous a paru pertinent car ils voient les choses de l'intérieur et pour la plupart d'entre eux, sont au contact direct des jeunes via des animations ou des ateliers d'écriture de RAP.

Parmi ces puristes, Grégory Montfort, rappeur, producteur et animateur nous confie : « *Dans les années 80, j'ai grandi avec des dessins animés japonais dans lesquels il y avait de la sexualité*

²⁸ B. CHAPON, *Des enfants de Sarcelles tournent un clip avec des armes*, 02/03/2015, p.1.

²⁵ Idem.

³⁰ Idem.

et de la violence. Pareil pour les films d'actions. J'arrivais à faire la part des choses et les jeunes peuvent faire la part des choses avec le RAP. Mais pourquoi j'ai pu faire la part des choses ? C'est parce que j'avais une éducation. Des jeunes sans repère, sans parents, et qui s'auto-éduquent avec la première chose qu'ils voient, ils ne font pas la différence. Ils écoutent Kaaris, Rhoff, et ils se disent : "je veux passer pour un dur, donc je vais écouter ça" ...alors que ce sont des cœurs tendres. Le nombre de fois que j'ai vu des jeunes pleurer en atelier car ils parlaient de quelque-chose de profond, qui les concernait et pas sur le mode Gangsta ». Toujours par rapport à ses ateliers, il continue : « Quand les jeunes s'identifient au Gangsta et qu'ils essaient de copier les codes, au tout début, je les laisse écrire parce que je sais qu'ils ne racontent pas ce qu'ils vivent et qu'ils vont très vite être à court de matière, de rimes et ils vont tout aussi vite se recentrer sur quelque chose qu'ils aiment vraiment ».

Même son de cloche chez d'autres praticiens du RAP que nous avons interviewés et qui nous confirment que les jeunes ne sont pas dupes de l'image « gangster bling bling » projetée par les rappeurs les plus médiatiques. La plupart du temps, les adolescents ont même plus de recul que leurs parents car ils comprennent les codes de représentations et leur manipulation. Ils savent que les armes sont des répliques, que le sexe débridé et la drogue étalée dans certains clips sont factices, que tout cela n'est que de la comédie savamment mise en scène.

Aller au-delà des apparences

Alors, si tout cela n'est finalement qu'une mise en scène, pourquoi ce style de RAP est autant mis en avant ? Pourquoi son aspect inquiétant « racaille-gangster » est méticuleusement cultivé ? Nous avons trouvé une partie de la réponse en interrogeant Mathieu D'Angelo, dit Maky, responsable des ateliers d'écriture au sein de l'association Lézards Urbains, asbl bruxelloise spécialisée dans la mise en valeur de la culture HIP-HOP et possédant une immense expertise dans le domaine du RAP. Rappeur lui-même depuis des années et ayant réalisé plusieurs projets personnels, Maky raconte comment l'un de ses albums a été reçu par une maison de production : « Quand j'ai envoyé mon projet, un responsable français de maisons de disques m'a répondu : "c'est un beau projet mais ce qui nous intéresse nous, c'est le RAP de banlieue" . Et donc les gars ils sont là dans la surenchère pour vendre. Quand j'ai vu Kaaris pour la première fois, j'ai eu l'impression de voir du Tarantino parce que c'était exagéré mais tu rigoles tellement c'est exagéré. Mais c'est vendeur et le pire, ce sont les rappeurs qui se sont pris à leur propre jeu dans cette surenchère débile ».

Pour des objectifs commerciaux évidents, certains médias influents dans le milieu HIP-HOP, jouent sur l'ambiguïté en récupérant l'origine sociale du RAP, en faisant de l'aspect « ghettos » un argument de vente extrêmement efficace. A ce titre, une radio comme Skyrock, qui fut longtemps dominante dans le paysage français, fait figure d'exemple. Revendiquant être la seule radio 100% HIP-HOP, « Sky » a dominé pendant longtemps la scène RAP française. Comme nous le verrons, avec l'explosion du RAP sur internet, ce n'est plus le cas (à tel point qu'en 2011, la station a été menacée de faillite) mais pendant des années, elle a exercé une sorte de monopole sur la scène française. Grégory Montfort nous dit : « Skyrock a des deals

avec les annonceurs, les maisons de disques pour mettre en avant un certain type de RAP, le "RAP banlieue", la caillera parce qu'ils pensent qu'il n'y a que cela qui marche et maintenant, ils se cassent un peu la gueule ».

Avec les jeunes comme cible prioritaire, beaucoup de diffuseurs ont fait le même choix que Skyrock en privilégiant le *Gangsta RAP*. Certains rappeurs eux-mêmes se sont mis au diapason et ont formaté leur musique dans ce sens, au point parfois de donner dans la surenchère décrite plus haut. Un exemple marquant est celui du rappeur Booba alias le Duc de Boulogne. B2OBA comme on le surnomme est le numéro 1 de ce RAP qui inquiète les parents. Au sommet depuis 20 ans, il occupe une place à part. Grégory Montfort nous explique : *« Booba est très particulier parce qu'il est le seul rappeur aujourd'hui qui arrive à dicter des tendances. Quand il fait quelque chose, il y a une centaine de rappeurs qui le suivent. C'est le seul qui a pu parler aux jeunes sur une période de 15 à 20 ans. Il faut faire des sacrifices car il faut formater sa musique à un moment pour faire ça. C'est un choix qu'il a fait car ce sont les jeunes de 15 ans qui achètent des CD, des T-shirts, ce genre de choses, mais bon, je ne pense qu'il y ait un bon et un mauvais RAP. Il y a des bons et des mauvais rappeurs »*. Et selon toute évidence, Booba est un excellent rappeur.

Mais c'est aussi un excellent business man qui a su construire un véritable empire. *« Booba est un rappeur bien sûr mais il est aussi producteur. Il est l'égérie d'une marque de vêtements, UNKUT. Le RAP lui a certes apporté de l'argent mais il a su l'investir dans d'autres choses comme Jay Z ou Doctor Dre ³¹ aux USA. Leur carrière de rappeur leur sert à avoir de la visibilité pour d'autres affaires »* nous renseigne Grégory Montfort. Maky nous confirme : *« Booba a créé une radio concurrente de Skyrock, ce qu'aucun rappeur n'avait fait avant lui en 20 ans. Il a créé un label sur lequel il invite beaucoup de nouveaux artistes et aussi au travers de ses différentes compiles (compilations). Il a une plume incroyable. Des journalistes se sont penchés sur son œuvre. Il a été à l'Université de Harvard pour donner une conférence sur son business. Il est loin d'être con. Sony a même proposé de le diffuser aux USA »*. Booba est le type même de rappeur qui joue très habilement de son image de « racaille » à des fins commerciales. Il ne s'agit donc que d'une posture destinée à faire vendre, encore et encore.

Faire le buzz, rester médiatiquement le plus exposé, c'est dans cette même logique que se situe ce qu'on appelle le « RAP GAME », une sorte de compétition entre rappeurs pour savoir qui est le meilleur, le chef, le boss. Booba a des concurrents et tout le monde veut être le numéro 1. Alors, on se bat, on se toise, on s'insulte par médias et réseaux sociaux interposés. C'est ce qu'on nomme dans le milieu, « un clash ».

³¹ Jay Z, mari de Beyonce, et Doctor Dre sont deux légendes du RAP américain qui ont dépassé depuis longtemps le seul cadre de la musique. Jay Z était notamment l'un des plus importants soutiens de Hillary Clinton lors de la dernière élection présidentielle aux Etats-Unis.

Le clash a toujours fait partie de la culture RAP. Il s'agissait au départ d'un combat d'improvisation ou de composition entre deux rappeurs en direct devant un public ou un jury de connaisseurs qui décidait du gagnant. Mais avec l'explosion du RAP, cela a pris un autre sens : dans son sens commercial, le clash consiste à attaquer un ou plusieurs rappeurs dans un de ses titres. Souvent le ou les rappeurs attaqué(s) répond(ent) par un autre morceau. Ainsi dans certains cas, on peut assister à des attaques entre différents rappeurs par rimes interposées. Dans d'autres cas, quand deux grands rappeurs s'attaquent, le public se divise.

Le clash permet de capter l'attention du public qui suit l'affrontement comme les épisodes d'une série de télé-réalité. Booba contre Sinik, Rhoff contre Booba, Booba contre Kaaris, etc. Les rappeurs concernés surfent bien souvent sur le phénomène et cela que leur désaccord soit réel ou fictif. A nouveau, cela fait partie de la mise en scène. Mais il a parfois pris de dramatiques accents. Dans les années 90's, deux clans s'affrontent aux USA, le RAP de la côte ouest dit « *West Coast* » et celui de la côte est dit « *East Coast* ». Cet affrontement était lui aussi une mise en scène afin de faire exploser les ventes mais le public s'est réellement divisé en deux camps s'identifiant à ses deux leaders : 2Pac Shakur à l'Ouest et Notorious BIG à l'Est. Tous deux sont unanimement considérés comme des génies du RAP et tous deux sont morts assassinés par balles peu de temps après le clash.

Dans un clash, les rappeurs deviennent de véritables boîtes de communication, tentant toujours de faire le plus gros buzz possible. Un autre clash resté célèbre est celui ayant opposé Booba à la Fouine mais cette fois les choses ont été trop loin et le masque médiatique est tombé. Nous en voulons pour preuve les déclarations de La Fouine sur Canal+ le 3 juillet 2013. On venait de tirer sur sa voiture en pleine rue. « *On n'est pas des gangsters, ni moi, ni Booba. J'suis un mec super cool comme Booba est un mec super cool. On va au resto. On fait nos trucs. Et tout ce qu'on dit dans nos textes, c'est la vérité mais c'était il y a quinze ans en arrière quand j'étais un mange pierre à Trappes en train de galérer devant mon immeuble. Aujourd'hui, moi et Booba, on vit très bien. On vous regarde à la télé. On vous regarde sur Internet et on en rigole... Alors arrêtez de croire que tout ça c'est de la réalité. C'est du pipeau...il faut que la Fouine finisse à l'hôpital pour que vous réalisiez que c'est des conneries tout ça* »³².

Dans son interview, La Fouine déplore le manque de recul du public mais les jeunes ont-ils les outils critiques pour décoder les médias avec suffisamment de recul ? Le traitement médiatique ne fait au contraire qu'encourager la confusion avec une exacerbation de l'aspect « banlieue » attribuée au RAP. Maky s'indigne « *T'as des journalistes qui, en 2016, commencent encore leur reportage sur le RAP par un "yoh" !. Comment veux-tu que l'image du RAP évolue ? Regarde les affiches d'événements de RAP ou de SLAM ! Elles sont toutes avec des tags tous pourris sur des murs tous pourris. L'image véhiculée est archaïque. On ne veut pas reconnaître le RAP comme une culture à part entière pour des raisons socio-culturelles* ».

³² LA FOUINE, sur Canal + *Le Supplément*, 10/02/2013.

Il faut donc aller au-delà des apparences médiatiques et commerciales et dépasser cet épouvantail qu'est le *Gangtsa RAP*. C'est une démarche essentielle si l'on veut avoir une image non tronquée de cet art et l'appréhender sans donner dans les stéréotypes habituels. En tout cas, c'est le conseil qu'adressent aux parents tous les rappeurs et animateurs que nous avons rencontrés. Grégory Montfort nous confie : « *Souvent, les parents des jeunes sont trop attachés à l'image qu'ils ont eu dans le clip et ils ne vont pas voir derrière l'image. Je leur demande aussi s'ils ont écouté du RAP. Ils disent que non. Ils disent qu'ils sont trop vieux alors qu'ils ont mon âge, qu'ils ont écouté NTM ou I AM³³. Quelque part, je leur fais comprendre qu'ils sont peut-être devenus un peu vieux cons. Ils écoutaient du RAP, leurs enfants écoutent du RAP et c'est juste le RAP qui a changé. Je leur fait écouter toutes sortes de RAP. Il y a des rappeurs très swing, ou rock, très Jacques Brel ou très Brassens. Chacun peut trouver son rappeur, jeune ou vieux. Il y a aussi des rappeuses très fortes mais les gens ne savent pas* ». Maky abonde dans le même sens dans les cas où il rencontre des parents ayant du RAP une image négative : « *Je leur demanderais : "Qu'est-ce que vous avez écouté comme RAP ? Qu'est-ce que vous avez vu comme clips ? Est-ce que vous vous êtes donné la peine d'aller voir plus loin ? Est-ce que vous êtes sensible à Ferret ? à Renaud ? Alors, écoutez ça..."* . Il y a des rappeurs mais on ne les voit pas à la télé. Dans les médias, ce ne sont pas les chemins de traverse que l'on valorise ».

Le HIP-HOP est une culture riche et émancipatrice. Après ce chapitre de démystification des préjugés liés à un certain type de RAP, il est temps de s'y intéresser plus précisément, d'aller voir plus loin.

DU GHETTO À LA MONDIALISATION

Le RAP, une musique pas comme les autres

Pour bien comprendre l'influence du RAP sur la jeunesse actuelle, il faut comprendre son influence sur les générations précédentes. De quelle façon a-t-il vu le jour ? Et comment a-t-il évolué pour devenir à l'heure actuelle la musique qui cible les jeunes par excellence ?

S'il l'on va consulter le dictionnaire, voici la définition que l'on trouve sur l'article dédié au RAP : « *Le rap est une forme d'expression vocale appartenant au mouvement culturel et musical hip-hop, ayant émergé au milieu des années 1970 dans les ghettos aux États-Unis. Le rap consiste le plus souvent à égrener des couplets rimés séparés par des refrains, accompagnés de rythmes (notamment beat, scratching, échantillonnage). Ayant été influencé par d'autres genres musicaux (reggae, blues, et jazz), le rap acquiert une popularité de plus en plus grande au fil des années 1980* »³⁴.

³³ NTM et I AM sont les deux principaux groupes du RAP français dans les années 1990.

³⁴ Voir la définition du RAP., <https://fr.wikipedia.org/wiki/Rap>

Le débat sur les origines du RAP est très houleux. Certains font remonter ses origines à la fin des années 70 avec des artistes tels Gil Scott-Heron ou les Last Poet à New York. Ce sont des débuts très marqués politiquement avec en toile de fond la lutte pour les droits civiques et la défense de la communauté afro-américaine face à la discrimination. C'est l'époque du « Black Power ». L'embryon de ce qui allait devenir le RAP est donc marqué politiquement dès le départ et les premiers rappeurs fréquentent des mouvements contestataires, parfois violents, comme les « Black Panthers ». Parmi eux, on peut citer Hubert Gerold Brown, dit « Rap Brown », militant et activiste de la cause des droits civiques pendant les années 70 et 80, ancien ministre de la justice du Black Panther Party.³⁵ Grand tribun, il fut l'un des précurseurs du RAP engagé aux États-Unis.

Mais pour la majorité des connaisseurs du Hip Hop, il y a deux événements fondateurs à la fois du RAP et de la culture HIP-HOP. Il est bon de revenir sur chacun d'entre eux :

- En 1982, le rappeur *Grand Master Flash* et son groupe, *The Furious Five* sortent le titre « *The message* ». Encore aujourd'hui, ce morceau est considéré comme le véritable hymne historique du Hip Hop. Il est l'un des premiers morceaux de RAP à introduire un discours politiquement et socialement engagé. Le texte raconte la misère des ghettos new-yorkais avec son lot quotidien de violence, de drogues, de précarité et de prostitution. Les paroles du refrain sont restées mythiques³⁶ : « *Don't push me, cause I'm close to the edge I'm trying not to lose my head. It's like a jungle sometimes, it makes me wonder how I keep from going under* »³⁷. Bien qu'elles ne poussent pas à la révolte, ces paroles sonnent comme un avertissement à l'adresse des responsables politiques et sociaux. D'ailleurs, à la fin du clip, le rappeur et ses potes sont embarqués par la police.
- Au milieu des années 70, dans le quartier défavorisé du Bronx à New York, un jeune DJ nommé Afrika Bambaataa (Kevin Donovan de son vrai nom) va émerger comme une figure incontournable. Ancien délinquant, accablé par la situation déplorable de son quartier, Bambaataa va œuvrer à la paix entre les gangs du Bronx et cela grâce au Hip Hop et au RAP. Il organisa des soirées dans un commentaire, où les jeunes étaient invités à improviser, chanter et composer ensemble de manière festive et en dehors des antagonismes de gangs. Il est également le fondateur de la « *Zulu Nation* », organisation revendicative prônant la paix et l'apaisement dans les quartiers défavorisés, avec le RAP comme outil d'émancipation.

Ces deux actes fondateurs ont leur importance car ils vont poser les bases de l'essence du RAP : musique des ghettos avec une dimension sociale certaine (bien qu'il faut la relativiser

³⁵ Le Black Panther Party est un mouvement révolutionnaire afro-américain formé en Californie en 1966. Constitué au départ pour l'autodéfense de la minorité noire aux USA, il va diversifier ses actions et s'étendre sur tout le territoire américain. Il disparaîtra à la suite des dissensions internes et du travail de sape effectué par le FBI.

³⁶ *Grand Master Flash and The Furious Five, The Message, 01/07/1982*

³⁷ « *Ne me poussez pas car je suis aux bords, j'essaie de ne pas perdre la tête. C'est parfois comme une jungle, je me demande comment je parviens à ne pas plonger* ».

comme nous le verrons) fustigeant l'état de délabrement des quartiers défavorisés et prônant l'émancipation par l'artistique et le créatif. Grand Master Flash et surtout Afrika Bambaataa avaient chacun l'ambition et le besoin de donner la parole à ceux qui n'y avaient pas accès et qu'on laissait pourrir dans leurs ghettos. Déjà, ils "représentent" leur quartier et les gens qui y vivent dans des conditions difficiles.

Le concept de « REPRESENT » est un courant dans le RAP et la culture HIP-HOP. Il vient du verbe anglais « to represent ». Les rappeurs représentent leur quartier d'origine et décrivent comment la vie s'y déroule. C'est une façon de non seulement , par l'intermédiaire des artistes, une voix aux populations des ghettos précarisées et méprisées mais aussi une source de fierté. Les rappeurs sont ceux qui racontent la vie des quartiers sous un aspect positif. C'était d'ailleurs l'un des slogans d'Afrika Baambata : « Transformons le négatif en positif ! ». Couplé à des revendications socioéconomiques, il y a donc aussi la volonté de changer l'image des quartiers en montrant à l'ensemble de la société qu'il y a de la créativité, de la qualité, de l'art et de la culture dans ces ghettos précarisés qui ont mauvaise réputation. Kool Shen, leader du groupe français NTM, avait coutume de dire : « Quand on a rien. Représenter, c'est déjà quelque-chose ».

Cette démarche sociale et culturelle est au cœur de l'ADN du RAP. C'est un mouvement contestataire socialement et révolutionnaire culturellement car il sort des sentiers battus. Aujourd'hui, l'héritier de cette mouvance originelle est ce que les spécialistes appellent le « RAP conscient ».

Le « *RAP conscient* » ou « *RAP politique* » est un style de rap se caractérisant par la dimension politique de ses paroles et ses thématiques sociétales, de l'expression d'une parole, d'un engagement et d'une pensée individuelle. Il s'agit d'une pratique consciente, politisée et engagée, d'une volonté d'exprimer une vision du monde qui souligne plus particulièrement les inégalités. Voici quelques rappeurs et rappeuses dit(e)s « conscient(e)s » actuel(le)s: Kery James, Keny Arkana, Casey, Youssoupha, Médine.

Pour beaucoup, le « *RAP conscient* » est le « vrai » RAP, resté fidèle aux idéaux de départ illustrés par Grand Master Flash et Afrika Baambata. Mais résumer une musique comme le RAP à cette seule tendance serait illusoire et réducteur.

L'explosion du RAP et l'évolution commerciale

Afin de mieux comprendre l'évolution du RAP, reprenons le témoignage d'Ali Kolly. Le travailleur social des Marolles raconte deux concerts de RAP où il s'est rendu à 6 ans d'intervalle. « Mai 2001, Assassin, La fonky family et Starflam viennent aux Halles de Schaerbeek... je suis curieux et excité. Trois groupes phares du rap français réunis le même soir... j'étais surtout pris par un imaginaire autour du milieu hip hop et de son public. Un public de lascars... des petites bandes de garçons, souvent immigrés. Il y avait aussi des personnes plus âgées, toutes origines confondues. La

présence d'Assassin y était probablement pour beaucoup... venu de Paris, Assassin est un groupe mythique de la scène rap française. Son MC principal³⁸, Roquin'Squat, jouit d'une réputation d'intégrité dans la démarche (autoproduction, intervention sociale en milieu carcéral entre autres) et dans l'engagement politique, avec des textes radicaux et d'une analyse poussée... Squat scande ses lyrics et le public l'accompagne. Apogée de cette émulation, la chanson « Faut que ça cesse ! ». Le public scande à son tour : "Il faut que ça cesse ! Il faut que ça cesse ! Il faut que ça cesse !" . Et moi avec... un vrai moment de rage collective !... l'énergie et la combativité que j'ai ressentie lors de ce concert reflètent la force du rap et du mouvement Hip Hop de la fin des années 90. Des textes engagés, une dénonciation des violences sociales, une mobilisation autour d'une plus grande justice sociale, un esprit de solidarité et de fraternité... autant de valeurs qui faisaient du Hip Hop une culture contestatrice »³⁹.

« 27 octobre 2007, le KVS (théâtre national flamand à Bruxelles) accueille le 25^{ème} anniversaire de la Zulu Nation à Bruxelles. L'ambiance est plus propre, plus lisse qu'au concert d'Assassin. À l'extérieur, quelques groupes de jeunes parés de pantalons larges, de baskets, de casquettes pour les garçons et d'un look très R'nB pour les filles, sont adossés à la façade en fumant cigarettes ou joints... dans la petite salle, se succèdent une série de groupe reliés à la Zulu Nation... musique dansante, flow plus funky... une ambiance festive se met en place... ensuite des textes et un ton plus engagés... mais la salle ne suit pas trop...j'ai le sentiment d'être à une soirée de promo de la Zulu Nation. Je m'amuse, c'est festif mais je ne retrouve pas l'esprit contestataire de 2001. Sur le chemin du retour, je regarde ma sœur d'un air circonspect. Je lui demande si ça lui a plu. Elle me répond "c'était pas terrible. Très propre non ? ". Je partage. Je trouvais que c'était fort commercial et que, de manière générale, les soirées Hip Hop prennent de plus en plus cette forme-là. Je lui parle du concert de 2001. Bilal relève : « la old school..." . Ma sœur : "Et quoi, pourquoi j'y étais pas moi ?!". « Ben t'écoutais pas encore ! » je lui dis. Et elle : « En tout cas, là, ce soir, il est où le « REPRESENT » ?!! ». Ces groupes représentent-ils encore les réalités sociales des ghettos ? »⁴⁰.

Le témoignage d'Ali Kolly nous semble être une belle illustration de l'évolution du RAP. Peut-être que ce qui lui a manqué lors du concert de 2007, c'est l'intégrité et l'engagement politique dont Assassin avait fait preuve lors du concert de 2001, une intégrité et un engagement qu'Ali Kolly partageait avec sa génération. Cette génération a grandi avec des groupes tels que « Mob Deep », « Public Enemy », « NWA », « Wu-Tang Clan » aux USA ou encore « Supreme NTM », « Assassin » ou « I am » en France. Tous ces groupes, à des niveaux différents et selon des styles différents, mettaient en scène les cités, les ghettos, l'exclusion et l'envie de s'en sortir. Certains sont radicaux comme « NWA » ou « Assassin » et d'autres donnent plutôt dans le divertissement comme « run-DMC ». Cette période sera considérée par beaucoup comme l'âge d'or du RAP.

Dans le courant des années 90, le RAP explose littéralement et se mondialise. Il commence donc à générer énormément de revenus. Il entre dans les médias de masse. Par exemple, l'émission « Rapline » voit le jour en 1990. Rapline est une des premières émissions dédiées au RAP à la fois américain et français. Le RAP commence également à intéresser les

³⁸ Pour rappel, le « MC » est le « master of ceremony ». Voir introduction p. 8.

³⁹ ALI KOLLY, *Le RAP, entre art martial urbain et mafia des cités*, op. cit., p. 3.

⁴⁰ ALI KOLLY, *Le RAP, entre art martial urbain et mafia des cités*, o. c., p.3.

gros labels et maisons de disques ainsi que des hommes d'affaires. Des labels devenus légendaires sont fondés durant cette période : *Def Jam*, *Aftermath*, *Bad Boys*, *Death Row*, etc. Le RAP devient un gros business et un phénomène de consommation. Certains rappeurs comme *Doctor Dre* ou *Puff Dady* montent leurs propres labels et deviennent des producteurs dominants. Certains groupes très populaires s'associent également à des grandes marques et pratiquent le placement de produit. C'est le cas du groupe *Run-DMC* qui sort un énorme tube baptisé « *my Addidas* » assorti d'un contrat avec le fabricant de chaussures. Maki nous confirme « *Le HIP-HOP a été un champ formidable pour le marketing. Ils ont tout essayé et tout a marché* ». Dans quelle mesure ce développement vers une mondialisation du RAP n'a-t-elle pas contribué à l'éloigner de sa nature contestataire, et à devenir une musique de divertissement comme une autre ?

Matthias Cardet, répond par l'affirmative à cette question et va même plus loin. Auteur d'un ouvrage s'intitulant « *L'effroyable imposture du RAP*⁴¹ », Cardet met en avant la thèse que le RAP, en France en tout cas, a été détourné de sa mission originelle d'émancipation pour devenir, au contraire, un instrument de contrôle et de soumission des jeunes défavorisés. Au lieu de revendiquer, on aurait envoyé les jeunes dans les maisons de jeunes scratcher et composer... Mais plus loin que ça, dans son interview sur Meta TV, média indépendant du Net, Mathias Cardet compare le RAP à un instrument de manipulation des masses, en l'occurrence les masses des cités, prônant l'argent facile, la réussite matérielle à tout prix, les femmes-objets, la drogue, les armes, le tout sur un fond communautaire et territorial. « *Dans les années 90, si Booba était arrivé comme ça avec un discours totalement intégré dans la logique marchande libérale, on ne l'aurait pas calculé... pourquoi le RAP a-t-il marché ? C'est parce qu'il repose sur une colère légitime des mecs de quartiers, des gens paupérisés et nous, on y voyait autre-chose que de la musique. On y voyait plus que de la musique. On était dans une époque sans guerre, sans leader politique révolutionnaire et pour nous, les rappeurs étaient nos leaders politiques. On avait plus de Malcolm*⁴², le Malcolm de la génération de mon grand-frère, c'était Chuck D⁴³ »⁴⁴.

A l'opposé, on peut citer un autre grand spécialiste du RAP français qui a un avis plus nuancé que celui de Cardet. Il s'agit de *Sear*, fondateur dans les années 90 de *Get Busy*, premier magazine français dédié au RAP. « *Cardet part d'un mauvais postulat de départ, même si sa thèse est la plus étayée du monde. Le RAP, c'est pas fait pour dénoncer, le RAP, c'est fait pour énoncer... il n'a jamais été dit que les rappeurs devaient être politiques ou sociaux* »⁴⁵. Pour *Sear*, l'héritage de « *The message* » de *Grand Master Flash* est un mythe mal interprété.

⁴¹ M. CARDET, *L'effroyable imposture du RAP*, Paris, Broché, 21/02/2013.

⁴² Mathias Cardet fait ici allusion à Malcom X (1925-1964) militant et activiste de la cause noire aux USA. Très grand orateur et défenseurs des droits civiques, il fut à la pointe du combat antiraciste mais certains lui reprochent un suprématisme noir et la violence de ses idées.

⁴³ *Chuck D* était le leader de *Public enemy*, groupe phare des années 90.

⁴⁴ M. CARDET dans *L'imposture du rap, sur la Libre Antenne de Meta TV*1/3, sur Meta TV, 5/01/2014.

⁴⁵ SEAR dans *Le rap français sous l'oeil d'un expert* 1/4, sur Meta TV, 3/3/2014.

Maki abonde dans ce sens également et met en évidence que le RAP n'est pas que politique : « *Il y a un mythe aussi du RAP social. Dès le début, il y a eu plusieurs sortes de RAP. C'est vrai qu'il y a eu Grand Master Flash et la Zulu Nation mais, même moi, quand je prends un peu de recul, je me rends compte qu'il y a eu une sorte de sacralisation. Dès le début, il y a eu plusieurs styles de RAP, du Gangsta, des trucs plus légers, etc. Les premiers MC, ils étaient là pour mettre l'ambiance, pas pour revendiquer* ».

Dès l'origine, les choses n'étaient donc pas aussi claires. Et par la suite, au fur et à mesure que le succès du RAP grandissait, l'aspect commercial a pris de plus en plus de place. Mais n'en est-il pas ainsi de beaucoup d'autres mouvements culturels ou artistiques ? Si l'on reprend l'exemple du Rock 'n Roll que nous avons évoqué plus haut, là aussi les premiers pas de cette musique nouvelle ont amené une vague révolutionnaire au niveau des mœurs notamment (les parents catastrophés à la vue d'Elvis Presley se déhanchant sur l'écran de leur télévision). Mais par la suite, dans les années 60 et 70, le Rock est devenu un marché très lucratif. Tonino, rappeur et animateur à la maison de jeunes de Ganshoren nous dit : « *Le HIP-HOP a été très vite récupéré. Dès que quelques-uns ont fonctionné, ils ont eu envie de se sortir de la misère des quartiers. Et ce n'est pas une honte. Le REPRESENT est une grande fierté : regarde d'où je viens et regarde où je suis. Il y a un côté « start from the bottom » (parti de rien)* ».

Même les tenants du RAP dit « conscient » n'échappent pas au phénomène massif de commercialisation. « *Tous les rappeurs à succès ont une image et doivent l'entretenir auprès de leur public. Même Rockin'Squat, rappeur assez conscient, a fait un morceau avec Booba, dans lequel on les voit tous avec des kalachnikovs* » nous confirme Grégory Montfort. Tonino renchérit : « *Quand j'ai commencé, j'étais très RAP marseillais qui avait l'étiquette de rap conscient qui ne veut plus rien dire aujourd'hui. Quand on a commencé, on se revendiquait de ça, ce qui nous parlait, c'était les lyrics. Mais il y a eu un certain ras-le-bol par rapport à ça. Je ne peux plus écouter Keny Arkana ou Médine (rappeurs conscients). Au bout d'un moment, tu vois les mecs, ils portent des Nike et boivent du Coca-Cola comme tout le monde. Tu es rattrapé par la réalité du monde dans lequel tu vis* ».

Cependant, nous avons pu, au cours de nos entretiens, percevoir chez les rappeurs « *old school* », une petite pointe de nostalgie de la grande époque. Maki, notamment, nous confie : « *Mais, malgré tout, à l'époque, il y avait cette dimension HIP-HOP de combat et puis comme nous n'avions pas de charte de vie, de valeurs, nous avons écrit la nôtre et même si on ne se connaissait pas entre artistes HIP-HOP, nous avions en commun cette sorte de charte. Aujourd'hui, il n'y a plus ce genre de truc. Rien que ça, ça change fort la donne. Avant dans un crew (un groupe), il y avait un rappeur, un DJ, un danseur, etc. Tout le monde sous la même bannière. Aujourd'hui, cette bannière est complètement éclatée. A l'époque, nous avions une feuille de route, cinq ou dix règles de vie pour ne pas partir en vrille* ». Maki met ici en évidence un aspect du RAP dont nous allons parler dans la deuxième partie de cette étude : Comment le RAP ou toute autre forme d'expression artistique peut constituer une bouée de sauvetage pour des jeunes en difficultés scolaires ou sociales ?

Nous laisserons le mot de la fin de ce chapitre à Tonino qui, nous le pensons, résume assez bien les choses : « *L'évolution du RAP est un problème culturel. Il faut se faire une raison par*

rapport à cela. Ce n'est plus vraiment à la mode de parler de contestation et le RAP a suivi l'évolution de la société. Ce n'est pas une trahison par rapport à un idéal de départ. C'est juste une évolution ».

La génération internet : Le RAP sort des ghettos

Le RAP a connu un énorme succès aussi et surtout parce qu'elle s'est diversifiée et qu'elle couvre maintenant un très large spectre de tendances qui va du domaine très politique et revendicatif jusqu'au domaine complètement festif.

A ce sujet, Grégory Montfort nous dit : *« Pour moi, il y a autant de style de RAP qu'il y a de rappeurs. Il en faut pour tous les goûts. Certains « old school » ont tendance à dire que c'était mieux avant mais le RAP a changé aussi, des nouvelles générations sont arrivées, sur les réseaux sociaux notamment, d'autres marchés se sont ouverts. Pour retrouver l'intensité d'avant, en fait, c'est la loi du nombre : beaucoup plus de rappeurs, il faut donc écouter beaucoup plus pour retrouver du RAP qui vous porte ».* Lors de ces deux dernières années, les rappeurs en tête des ventes en France étaient des rappeurs comme Maître Gims ou le groupe PNL qui donnent beaucoup plus dans la musique récréative que dans la revendication.

En effet, il y a maintenant beaucoup plus de rappeurs et beaucoup plus d'apprentis jeunes rappeurs. Dans les années 90, tous nos interlocuteurs nous l'ont confirmé, c'était très difficile d'enregistrer, ne serait-ce que parce qu'il fallait se fournir en matériel. La révolution internet a changé tout cela. L'explosion des réseaux sociaux comme Facebook ou des chaînes internet comme Youtube, a considérablement changé la donne. *« Aujourd'hui, les jeunes rappent beaucoup plus vite. Internet a tout changé. Et c'est une bonne chose »* nous confie Tonino.

Et ces jeunes qui rappent ne le font pas de la même façon que les anciens. Ils ont déjà écouté du RAP et ont donc déjà un certain bagage. Maki nous le confirme : *« Il y a énormément de jeunes ces dernières années qui se sont mis au RAP. Ces jeunes, quand ils commencent, ils ont déjà un dictionnaire de rimes en tête parce qu'ils ont une culture musicale RAP. Les parents doivent imaginer qu'ils sont là, garçons et filles, à gratter des textes sur leurs ordinateurs ou sur des bouts de papier. Sans manquer de respect aucunement, je ne connais aucun prof de français qui arriverait à faire cela ».*

Il y a eu, lors de ces quinze dernières années, une popularisation extraordinaire de la culture HIP-HOP. Souvent identifié aux classes les plus précarisées et aux quartiers défavorisés, le RAP a brisé ces frontières et a pris sa place pleine et entière dans les classes moyennes de la société. Ce phénomène a donné naissance à des rappeurs qui ne viennent pas forcément des ghettos et qui ont pris leur essor sur internet. Ce sont eux maintenant que les jeunes écoutent. C'est la génération des *Nekfeu, Big Flo et Oli*, etc. Des rappeurs propres sur eux et pas forcément en rupture avec la société.

Il s'agit d'un RAP plus lissé, plus doux, comme nous le confirme Grégory Montfort : *« Big Flo et Oli, ils ont la cote auprès des parents parce que ce sont des rappeurs tous gentils. Ce sont des jeunes qui vivent chez leur maman, qui n'ont pas de problème, qui sont de la classe moyenne, donc,*

du coup, on peut écouter ». Maki est du même avis : « *Big Flo et Oli, c'est de la variet' (variété), c'est comme du sucre qui se dissout et tout le monde est content. Nekfeu, c'est très lisse, très pop. Moi, j'aime quand le RAP est un peu plus rugueux. En plus, il n'est pas l'archétype du rappeur. Ce que je veux dire, c'est que papa et maman le laisseraient rentrer chez eux* ». Si vous désirez passer le test, allez donc voir un clip de Nekfeu sur Youtube.

Ce qui est clair en tout cas, c'est que ce type de RAP issu de la génération internet est peut-être plus acceptable par les parents que le Gangsta RAP décrit plus haut. Mais le point essentiel à retenir est la massification du RAP chez les jeunes, et plus seulement chez les jeunes des banlieues. Et notre petite Fédération Wallonie-Bruxelles ne fait pas exception que du contraire : « *Ça explose partout, à Liège, à Charleroi, à Bruxelles, ça n'arrête pas* » nous dit Maki. Néanmoins, il y a peut-être un revers à la médaille : « *Avec les salles qui se remplissent partout et l'explosion en dehors des quartiers, ça relègue la dimension émancipatrice du RAP derrière et ça, c'est un peu dommage* » continue Maki.

Justement, après avoir brisé certains préjugés et vous avoir donné les clés de compréhension du RAP, il est temps d'aborder les vertus d'émancipation de cette musique. Et cela dans un domaine qui vous préoccupe au premier chef, celui de l'éducation.

LE RAP : UNE MUSIQUE PÉDAGOGIQUE

Dans cette deuxième partie, nous allons nous attacher à démontrer que, contre toute attente, le RAP porte en lui de nombreuses vertus pédagogiques. Sur le plan de l'expression orale, de l'écriture, de la créativité, de la confiance en soi, le RAP a une véritable valeur pédagogique. Certains professeurs et animateurs le savent et en font la preuve tous les jours dans nos écoles. Et pourtant, comme nous allons le voir, ce n'était pas gagné d'avance.

RAP et école : « Je t'aime, moi non plus ».

Le 7 avril 2015 paraissait, sur le site lebonson.org, un article extrêmement intéressant intitulé « *Les bancs de l'école et le RAP français* »⁴⁶. Il y a eu beaucoup d'articles et d'études dédiés aux problèmes d'intégration scolaire des jeunes des quartiers défavorisés mais rares sont ceux qui mettent le RAP au centre de l'analyse de ces problématiques.

L'article prend position dès le départ en énonçant cette thèse : « *Le sentiment que l'institution scolaire est déconnectée des réalités et des aspirations de la jeunesse va grandissant... Mais le problème n'est pas récent et il n'est pas spécifique à l'école. C'est toute une société capitaliste, prise dans les réformes néo-libérales des gouvernements successifs, qui s'emploie à détruire un rapport libre et simple au savoir et à l'apprentissage. Les exigences de rentabilité, liées aux formes modernes de management, font que l'école se gère maintenant comme une entreprise : les élèves deviennent des clients et les professeurs vendent leurs compétences... Car l'école est perçue comme un labeur, une contrainte, alors qu'elle devrait être au contraire un moment de joie et de plaisir. C'est pourquoi elle doit faire face à un paradoxe : une soif de connaissance naturelle qui se trouve détruite par une institution scolaire qui s'apparente à une industrie ou un lieu de souffrances* »⁴⁷. Lorsque l'on parle de repenser l'école, ce constat nous semble assez pertinent et pas seulement pour les jeunes des cités ! C'est d'ailleurs ce que font les acteurs de l'enseignement du *Pacte pour un enseignement d'excellence* quand ils se donnent pour objectif « *de renouer avec le désir et le plaisir d'apprendre* »⁴⁸. Les travers de l'enseignement sont les mêmes quelque soit le niveau ou le type d'enseignement : méritocratie, hyper-responsabilisation, lien direct avec le marché de l'emploi, culte de la performance, etc.

Nous allons voir que d'un certain point de vue, les jeunes des quartiers, proches de la culture RAP, ressentent ces phénomènes encore plus durement et voient s'agrandir le gouffre qui les sépare de l'école.

⁴⁶ M. COSTA, *Les bancs de l'école et le RAP français*, 7/04/2015, p.1.

⁴⁷ Idem.

⁴⁸ *Pacte pour enseignement d'excellence, Synthèse des travaux de la première phase du Pacte, Avis du Groupe central*, 01/07/2015, p. 4.

Tout d'abord, le phénomène de relégation scolaire est omniprésent chez les jeunes de cités et de banlieues. L'immense majorité de ces jeunes n'ont guère de possibilité de faire l'université ou les hautes écoles. Et ils le savent mieux que quiconque... Pour la plupart d'entre eux, ce sera l'apprentissage d'un métier manuel, en aucun cas déshonorant, mais souvent mal payé ou dévalorisé. Mais ce n'est pas pour autant qu'ils ne veulent pas apprendre !

Au contraire, au-delà de la préparation à l'emploi, ces jeunes veulent connaître le français, l'histoire, les maths, les sciences, ces cours généraux qui permettent de se forger sa culture et sa propre vision de la société. Mais cela leur est le plus souvent refusé car ils sont catalogués par le système, du fait de leur situation socio-économique et sont soumis aux règles de l'employabilité immédiate. C'est ce qu'expriment Fadah et Dentil'l: « *Paradoxe : sécher les cours alors que la soif de connaissance persiste* »⁴⁹ extrait de « *Carnet de lésions* » de Fadah featuring Dentil'l. « *Si la connaissance ne s'acquiert pas à l'école, alors c'est que celle-ci ne remplit pas sa mission. Mais cette mission est elle-même ambiguë : entre d'un côté la nécessité de préparer à l'emploi et de l'autre la volonté d'apporter des connaissances permettant à l'enfant de devenir un jour un citoyen libre et capable de penser par lui-même, il y a une incompatibilité claire...* »⁵⁰. L'école peut-elle engendrer des citoyens et des travailleurs en même temps ? Pour le RAP, la réponse est non. Pas cette école, en tout cas !

Pire encore, l'école peut faillir également dans la fonction qu'on lui a attribuée de conduire à l'emploi. « *J'ai suivi les cours pour ne pas avoir un cerveau de tocards, ça protège pas de la belle étoile ou du morceau de ton-car* »⁵¹ s'exclame Pejmaxx dans sa chanson « *Danse avec les palmes* ». Même le métier, l'emploi est incertain pour ces jeunes alors que c'est précisément le but que l'école leur fixe. De plus, quel emploi? Pour quel salaire? Pour quelle valorisation? « *Suivre les cours est une activité de laquelle on ne doit attendre que peu de bénéfices matériels. La question du but de l'école se pose alors, et il est difficile d'imaginer la déception d'un enfant qui, grandissant pour apprendre, se trouve enfermé dans une institution dont il ne comprend pas la finalité* »⁵². L'école devient alors un lieu de souffrances, un passage obligé mais quasi inutile. Ces jeunes vont alors chercher un avenir ailleurs, dans ce qu'ils connaissent:

« *J'étais ni méchant ni bête mais un bon p'tit, juste un jeune comme tant d'autres qui se sentait faible et incompris. Il y avait qu'à lire toutes leurs remarques en rouge dans mon journal de classe, ils me prenaient tous pour un plouc venant tout droit de l'âge de glace. Mais pour nous bâtir un avenir, était la pire de vos bêtises, aussi vagues et inutiles qu'un cours de trigonométrie. Nous, l'avenir c'était le soir même, les délires entre potos, j'ai pété de rire, hier j'ai revu ma tête sur quelques photos* »⁵³. Extrait de « *Rien à remplacer* » de Scylla. Rejetés par l'institution scolaire, beaucoup de jeunes défavorisés se tournent vers la rue et ses règles qui symbolisent d'abord la loyauté entre amis, l'attachement au quartier, l'honneur viril et la nécessité de vivre debout. C'est ce qui leur parle et non pas ce que l'on fait à l'école qui est perçue comme privatrice de liberté. Un endroit où

⁴⁹ M. COSTA, *Les bancs de l'école et le RAP français*, op. cit., p.3.

⁵⁰ Idem.

⁵¹ Idem.

⁵² M. COSTA, *Les bancs de l'école et le RAP français*, op. cit., p.4

⁵³ Idem.

on essaie de les dresser, une prison, à la limite. « *En tant qu'adulte, s'asseoir à une table pour travailler est acceptable, mais en tant qu'enfant, cela s'apparente à une torture physique. À bien des égards, on oserait parler de « dressage » sans que cela ne soit particulièrement choquant, et c'est de cette manière-là que nombreux le ressentent. Lorsque Casey, dans le son de l'Asocial Club « Ce soir je brûlerai » doit élaborer un texte sur une chose qu'il choisirait de brûler, elle décide de brûler... son « ancienne école ».*

Un autre aspect de notre enseignement qui est fort débattu est celui de l'orientation dite « positive ». Ce concept qui affirme qu'en lui fournissant les outils nécessaires, le jeune pourra de lui-même, avec l'aide de l'équipe éducative et de ses parents, choisir le chemin scolaire qui lui convient le mieux. Ce concept est présenté comme une sorte de remède miracle à la relégation. Seulement voilà, pour les jeunes des banlieues, les dés sont pipés dès le départ. La seule orientation qui pourrait un peu rééquilibrer leurs chances serait une orientation vers un enseignement général. Or, nous avons vu, que la logique de l'employabilité prime sur la logique d'égalité des chances. L'employabilité ne comprend l'égalité qu'en termes d'accès à l'emploi, et peu importe lequel. Les textes mettent en avant la responsabilisation à outrance du jeune défavorisé auquel le système fait bien comprendre que s'il ne trouve pas un emploi au bout de sa filière professionnelle ou de son CEFA, il ne pourra s'en prendre qu'à lui-même. Il s'agit d'une responsabilité lourde à porter à l'âge de l'adolescence. M. Costa, auteur de textes RAP, illustre également le désespoir que « l'orientation positive » peut entraîner chez cette jeunesse défavorisée : « *En ajoutant à cela les pressions de ce monde des adultes, on a un cocktail de désespoir et de déception qui aboutit à une absence totale de sens. Comment expliquer à un enfant que les choix qu'il fait quand il a quinze ans vont déterminer dans une large mesure ce que sera la suite de sa vie ? La question de l'orientation est symptomatique de cette absurdité, et quand elle apparaît à l'adolescence, cet « âge ingrat », la responsabilisation est bien difficile. Quand Stick se plaît à décrire cette adolescence, il n'oublie pas de laisser une phrase pour la conseillère d'orientation, symbole suprême d'une institution scolaire qui s'éloigne toujours plus des préoccupations véritables de la jeunesse : « La conseillère d'orientation croit savoir ce qui est bon pour toi, et toi comme t'es courtois tu lui dis pas qu'elle peut se mettre des doigts. Mais tais-toi te disent tes rents-p' dès que tu l'ouvres, et toi tu souffres, à deux doigts de tomber dans le gouffre »⁵⁴. Extrait de "L'âge ingrat" de Stick.*

Déception, dévalorisation et incompréhension, voilà le lot scolaire de ces jeunes de cités qui écoutent et font du RAP. Et, comme dit précédemment, ils sont les premiers à le savoir ! En effet, ils savent parfaitement que même s'ils réussissent, leur diplôme ne leur permet pas de s'élever dans la hiérarchie sociale. Pour eux, le fameux ascenseur social restera en panne et le rêve américain ne se réalisera pas. Oxmo Puccino l'illustre bien dans son morceau, « *peu de gens le savent* » : « *Puis à l'école hein, l'école. Tu demandes à chaque mec des cités : t'as quoi comme diplôme, enfin comme brevet ? Il va te sortir j'ai un BEP moi. BEP, tu crois qu'tu vas faire quoi avec un BEP, hein? Eh, combien de millionnaires en BEP, hein? Aujourd'hui tu vas voir la conseillère d'orientation. Elle te sort ouais, moi j'ai un bon plan pour vous, faites un BEP chaussure. Hé, j'lui fais moi, les gens ils m'ont attendu pour marcher moi. Hein, BEP chaussure?! Elle va te faire: bah alors un BEP chaudronnerie monsieur! Chaudronnerie enfoirée ! Tu crois que je vais faire quoi avec la*

⁵⁴ M. COSTA, *Les bancs de l'école et le RAP français*, op. cit., p.4.

chaudronnerie moi : chaudronnier, hein ?! Tu crois que je vais faire quoi avec un chaudron ?"⁵⁵. Extrait de "Peu de gens le savent" d'Oxmo Puccino.

Pourtant, beaucoup de rappeurs chantent également la nécessité absolue d'aller à l'école car « *le savoir est une arme* » comme le disait Stomy Bugsy en 1998 dans « *Mon papa à moi est un gangtser* »⁵⁶. « *C'est en 1992 que cette phrase fait son apparition dans le rap français sur un titre du Ministère A.M.E.R. « Le savoir », extrait de l'album Pourquoi tant de haine ? Le Ministère reprend cette phrase généralement attribuée à Léon Trotski, bien que son origine soit très incertaine. Par cette démarche, on a l'affirmation selon laquelle le rap a pour but de nous faire prendre conscience du monde qui nous entoure, le savoir étant une manière de se défendre contre les agressions dont les populations opprimées sont les victimes* »⁵⁷. Comme le dit Médine dans « *Biopic* » : « *Je voulais faire du rap français une passerelle vers les grandes écoles* »⁵⁸. Mais « *La déception engendrée par le système scolaire est à la hauteur des attentes placées en lui. Elle est un lieu où les inégalités sociales demeurent, un lieu où la pression qui pèsent sur le dos des élèves est énorme, mais également un lieu où se lient les amitiés et où l'enfant apprend à se construire* »⁵⁹.

Souffrance scolaire, manque de perspectives, hypocrisie de l'école durement ressentie, les rappeurs que nous avons interviewés ne disent pas autre chose lorsque nous leur avons demandé ce qu'il pensait de notre système scolaire. Grégory Montfort distingue trois grands défauts de notre enseignement : « *Premièrement, on nous enseigne l'échec et non la réussite. Très vite, on note et on va assimiler la faute à l'échec. Comme si se tromper, c'était pas bien... Du coup, les jeunes que je vois qui sont exclus du système, ils ont totalement perdu leur confiance en eux. Ils n'ont plus du tout envie d'apprendre. Ils sont démotivés. Le deuxième défaut est qu'on nous apprend beaucoup de choses mais on ne nous apprend pas à quoi cela va servir en pratique. Il faut enseigner bien sûr mais il faut aussi éduquer au savoir. Enfin, le troisième défaut est que l'école reproduit les inégalités de la société au lieu de les gommer. Au bout du compte, vous avez une conseiller en orientation qui va dire : « toi, tu vas faire un BEP menuiserie et toi, tu vas faire une grande école. Sauf, qu'au final, c'est toujours les mêmes. J'ai fait beaucoup d'ateliers d'écriture dans des classes professionnelles, en grande majorité des élèves issus de l'immigration, comme par hasard ». Même son de cloche chez Maki : « L'enseignement actuellement, c'est assez dramatique, surtout pour les jeunes défavorisés. Prenez l'exemple des classes différenciées. Les jeunes qui ratent sont vite catalogués. Ils sont marqués au fer rouge. Et du côté des profs aussi c'est pas facile. Quand on voit ce qu'on leur demande par rapport aux moyens dont ils disposent, c'est compliqué. Donc, oui, c'est pas brillant dans l'ensemble et pourtant, j'ai fait toutes les filières possibles et imaginables ».*

Tous nos interlocuteurs font, à peu de choses près, les mêmes constats, ce que l'ensemble du monde scolaire et cela depuis maintenant des années En effet, il est temps de sortir des sentiers battus, de trouver des nouvelles pédagogies, de nouveaux moyens d'enseigner plus

⁵⁵ M. COSTA, *Les bancs de l'école et le RAP français*, op. cit., p.4.

⁵⁶ STOMY BUGSY, *Mon papa à moi est un gangster*, sur Youtube, 19/11/2009.

⁵⁷ M. COSTA, *Les bancs de l'école et le RAP français*, op. cit., p. 4

⁵⁸ Idem.

⁵⁹ Idem.

interactifs , plus expressifs, plus émancipateurs.. Dans ce cadre, les ateliers d'écriture constituent les armes privilégiées du RAP.

Les ateliers d'écriture RAP ou SLAM: un chemin de traverse pédagogique

Les ateliers d'écriture ne sont pas nouveaux. Ils sont pratiqués depuis longtemps dans l'histoire éducative et leur utilité n'est plus à démontrer. C'est notamment le cas dans de très nombreuses maisons de jeunes ou associations à travers toute la Fédération Wallonie-Bruxelles. Et l'on ne parle pas ici spécifiquement du RAP. L'apprentissage du français a toujours utilisé le vecteur des ateliers d'écriture. Mais posez-vous une minute la question de savoir comment vous réagiriez si votre enfant vous annonçait que dorénavant son cours de français sera agrémenté d'un atelier d'écriture RAP ou SLAM ? Cela tient-il la route d'un point de vue pédagogique ? C'est ce que nous allons voir.

Animateur au sein de l'asbl *Lézards Urbains* depuis près de 15 ans, Maki a vu progresser l'intérêt des écoles et des profs pour les ateliers d'écriture : « *De plus en plus, j'ai entendu des professeurs dire : "j'entends mes élèves parler tout le temps de RAP, c'est peut-être l'occasion de faire un pont avec mon cours"* ». Des associations comme *Lézards Urbains* ont donc commencé à se rendre de plus en plus dans les écoles et cela, principalement à la demande des enseignants. « *La plupart du temps, on va dans les classes* » nous dit Maki « *parfois, c'est pour une heure de cours, mais parfois, ce sont des projets pendant des mois avec certaines écoles ou certains PO* ». Plus particulièrement pour le cours de français, l'apparition médiatique du SLAM a été une aubaine : « *Plein de profs m'ont appelé après avoir découvert Grand Corps Malade en me disant que c'était la solution qu'ils attendaient depuis vingt ans pour faire redécouvrir le français aux élèves. Il y a eu une surmédiatisation du SLAM à un moment donné et cela a permis d'entrer plus facilement dans les écoles* ».

Le SLAM est une forme de poésie déclamée avec ou non la présence d'un fond musical. Si ce fond musical est présent, on parlera plus de « *spoken words* ».

En anglais, *Slam Poetry* signifie « chelem de poésie », comme on parle de chelem dans les tournois de rugby, de tennis ou de bridge. Les scènes SLAM prennent la forme ludique d'une rencontre sportive, impliquant une participation du public, un jury populaire étant désigné dans l'audience.

Au départ, l'idée est de rendre les lectures poétiques publiques moins élitistes et moins ennuyeuses. Le SLAM possède un certain nombre de règles minimalistes qui laissent une grande liberté à l'artiste.

En France, la discipline a été médiatisée et popularisée par *Grand Corps Malade* (Fabien Marsaud de son vrai nom) qui a connu un grand succès dans le milieu des années 2000.

En outre, le SLAM possède une étiquette poétique plus en rapport avec la langue française et fait donc « meilleure impression » que le RAP comme nous le confirme Maki : « *Des fois, les profs sont désespérés et cherchent de nouvelles méthodes d'apprentissage et s'il y a un truc qui fonctionne, ils le prennent. Ça a beaucoup été le cas avec le SLAM. Il était aussi beaucoup plus demandé par les profs car il est plus politiquement correct. S'il faut parler aux parents d'ateliers d'écriture, il vaut mieux leur parler de SLAM que de RAP. C'est généralement une toute autre réaction. C'est dû à une autre image médiatique. Quand tu te présentes en tant qu'animateur SLAM, c'est pas la même chose. Parce que SLAM, cousin du français, respecté, validé, accepté alors que le RAP, ça évoque encore les quartiers, la violence, un milieu inconnu, etc.* »

Maki nous confirme un engouement certain du corps enseignant autour des ateliers d'écriture RAP et SLAM. « *Les 6 à 7 premières années, je n'ai fait que ça au sein de l'association tant il y avait de demandes* ». Aujourd'hui, il coordonne plusieurs rappeurs-animateurs qui se rendent dans des dizaines d'écoles. « *Des ateliers ont lieu un peu partout* » continue Maki, « *même dans des endroits en Wallonie où la culture Rock était plus présente* ». En 2013, cette même association *Lézard-Urbains* a organisé un colloque regroupant professeurs, éducateurs, rappeurs, sociologues, animateurs ou d'autres membres de l'associatif. Le but de cette rencontre était, compte tenu la croissance des ateliers d'écriture, comment mieux valoriser leur intérêt pédagogique, formuler des pistes de réflexion afin de démontrer ce que l'enseignement aurait à gagner à plus investir dans ces initiatives. Ce colloque a rencontré un énorme succès avec la production d'un CD et d'un livret sur lesquels nous reviendrons plus tard. Alors pourquoi un tel succès auprès des profs pour cette pratique finalement assez peu commune ? Pourquoi ce genre de démarche rencontre-t-il un tel écho à l'heure où l'enseignement est désespérément en recherche de nouvelles pédagogies ?

Mais avant de tenter de répondre à ces questions, intéressons-nous au déroulement d'un atelier d'écriture. Comment les rappeurs que nous avons interrogés procèdent-ils ? Cela nous apportera déjà un élément de réponse.

Il est essentiel pour tous les animateurs de partir du vécu et du quotidien des élèves même si cela n'est pas toujours facile, tant le rejet de la pratique de l'écriture peut parfois susciter des résistances. Ainsi Maki témoigne : « *On commence par une discussion. C'est de cette discussion sur leurs représentations et leurs ressentis que naît la matière qui permet ensuite l'écriture. Il y a tout un processus de désacralisation de l'écriture. Pour bon nombre de jeunes, il y a encore une image d'une écriture réservée à une élite. Quand ils me disent : « Dix lignes ? C'est long ! ». Je leur dis de faire l'addition des sms et des messages internet qu'ils ont envoyés depuis ce matin et bien souvent la réponse qui vient c'est : « C'est pas la même chose » car l'écriture, c'est assimilé à l'école, donc chiant... Comme toujours, c'est une question de codification* ».

En effet, l'écriture peut avoir chez certains jeunes défavorisés un côté trop élaboré, trop intellectuel, parce qu'ils ont l'impression qu'on leur demande directement de faire de la poésie, ce qui leur paraît impossible. Les ateliers d'écriture ont cet avantage de partir de thèmes développés dans une discussion de tous les jours entre l'animateur et les jeunes, ou les jeunes

entre eux. Le rapport au fait d'écrire en est tout de suite facilité car ce n'est pas une rédaction avec un thème imposé et « sérieux ». Les jeunes s'expriment librement sans peur d'enfreindre des règles et de se faire juger ou évaluer au passage. Comme nous le verrons plus tard, l'échange de départ est capital car outre la matière nécessaire à l'écriture, il révèle aussi les jeunes à eux-mêmes dans ce qu'ils ont parfois de plus profond.

Une fois la matière dégagée pour que chacun puisse s'y mettre, la musique intervient : « Pendant qu'ils écrivent, je mets une musique de fond, qui passe en boucle et ils doivent alors s'entraîner à capter le rythme afin d'y poser leurs mots » raconte Maki. Grégory Montfort, quant à lui, propose plutôt aux élèves différents morceaux desquels ils peuvent s'inspirer.

Nos rappers nous confirment que, dans un premier temps, les élèves reproduisent ce qu'ils entendent sur Internet ou sur les radios, notamment du « *Gangsta* » mais que cela évolue assez vite. « D'abord, ils reproduisent ce qu'ils ont déjà entendu, un peu copier-coller, mais c'est une étape nécessaire pour pouvoir par après s'en détacher » nous confirme Maki. Ce vecteur artistique fait surtout office de détonateur permettant de faire « exploser » énormément de choses au niveau personnel. « Ce qui est intéressant, c'est que ce sont des prétextes à la rencontre et à la discussion en dehors du système scolaire. Autant tu peux parler de RAP, autant tu peux parler d'autres choses tout aussi importantes qui interviennent à travers le média RAP » nous dit Grégory Montfort. Et c'est bien là, parmi d'autres, un avantage pédagogique considérable de cette démarche d'ateliers d'écriture ou d'autres projets artistiques au sein de l'école. Les jeunes ont besoin d'espaces libres pour s'exprimer en dehors de la pression des points ou du lien hiérarchique avec l'institution scolaire.

Après la rédaction, chaque élève expose à l'animateur ce qu'il a écrit et là aussi il y a une démarche pédagogique à souligner, celle que certains rappers appellent « la culture de l'échec ». Ne sursautez pas sur vos chaises ou votre fauteuil ! Nous allons plus loin dans l'analyse de cette culture de l'échec que les animateurs rappers opposent à la culture de la réussite. Lors du colloque organisé par *Lézards Urbains*, Pitcho s'exprime : « Je pense qu'il serait intéressant de développer « une culture de l'échec », c'est-à-dire apprendre aux jeunes que ne pas réussir à un moment donné ne fait pas d'eux des cancre, que leur avenir n'est pas forcément joué à partir de ce moment-là. Dans l'école, on met énormément l'accent sur la réussite immédiate. Quand cela ne marche pas pour l'élève, directement, on l'oriente ailleurs car il n'y arrive pas. Mais ce système s'inscrit dans la tête de l'élève. Il serait intéressant de lui faire comprendre qu'il est normal de ne pas tout réussir et de lui apprendre à se relever, c'est ça réussir ! »⁶⁰. Autrement-dit, Ce qui est important dans la vie, ce n'est pas de réussir ou de rater, mais d'apprendre de ses échecs.

Dans les ateliers d'écriture, le jeune a droit à l'erreur et à se tromper sur un mot, une rime ou même une idée. Se tromper, ce n'est pas grave. Au contraire, c'est même souhaitable car cela amène au débat et à la réflexion. Grégory Montfort et Tonino pratiquent également cette méthode de mieux tomber-pour se relever. Cela n'a l'air de rien et c'est tout à fait normal

⁶⁰ LEZARTS URBAINS, *Mots de tête, 20 ans d'ateliers d'écriture RAP&SLAM en Belgique francophone, rencontre, colloque, Bruxelles, 7/12/2013*, p. 6.

dans un processus de création de recommencer plusieurs fois. Mais, dans le cadre scolaire, cette démarche est finalement assez peu commune. L'enseignement actuel est en effet orienté vers la performance, la méritocratie immédiate et cela au grand damne de profs qui n'adhèrent pas tous, loin s'en faut, à ce type de valeurs qui est celle de notre société contemporaine.

« Une plume à la main mieux que des coups de poing ! Voilà maintenant 4 années que j'anime des ateliers d'écriture auprès d'adolescents et de jeunes majeurs en milieu ouvert. Dans ce cadre, j'utilise le rap comme un véritable outil éducatif au service d'un public en voie de marginalisation, capable de produire de l'émancipation du haut de ses réalités. Chaque participant choisit un thème dans la liste que l'on a conçue ensemble. On ne se juge pas, on ne se moque pas de l'Autre. Tout le monde a sa place. Chaque jeune est accueilli dans son humanité là où la majorité des dispositifs les rejette »⁶¹ témoigne une éducatrice française qui a ouvert un atelier RAP dans son association.

Pas de jugements, pas de cote, plus de liberté, plus de confiance, voici comment les ateliers sont menés. Pour des jeunes auxquels l'institution scolaire renvoie sans cesse leurs supposés incompétences et inadéquation avec le système, c'est un détail qui revêt de l'importance.

Enfin, à la fin de l'atelier, chaque élève, s'il le veut, est amené à interpréter ou à lire son texte à ses camarades. Et sur ce point final, il y a aussi consensus parmi les personnes que nous avons interviewées : la fierté et la valorisation que les jeunes tirent de cette expérience, qu'il s'agisse d'une simple animation ou d'un projet de plusieurs semaines ou plusieurs mois. Tonino notamment nous a raconté son projet de plusieurs jours au sein d'une école d'Anderlecht et le spectacle qui avait conclu les ateliers. Il a souligné l'émotion et le sentiment de réussite que les jeunes en ont retiré en ajoutant, avec un petit sourire, : *« Il fallait voir la tête des parents quand ils sont sortis de là »*. Il n'est pas courant qu'un spectacle conclut un processus d'ateliers d'écriture car cela rentre dans un temps bien plus long qu'une animation. L'expérience des planches et du public ne fait que renforcer le côté positif de l'aventure artistique. Le problème de *l'Art à l'école* est toujours une question de temps et de disponibilité. C'est pourquoi nous nous interrogerons plus loin sur la nécessité de plus généraliser, systématiser l'intervention de moments ou d'animations artistiques dans le contexte scolaire.

Fort de plus de quinze années d'ateliers d'écriture RAP et SLAM dans les écoles, Maki déclare : *« Je défends les ateliers car je sais que ça marche. Je me base sur des résultats. On a fait tellement d'ateliers dans tellement de milieux et de circonstances différentes »*. Il est maintenant temps d'examiner quels sont ces résultats, les avantages apportés par la pratique du RAP et cela à trois niveaux essentiels : le pédagogique, l'éducatif et le sociétal.

⁶¹AISSA, *Le rap comme outil éducatif : regard atypique et éclectique d'un éducatrice*, le 01/09/2012, p. 2.

Les avantages des ateliers d'écriture RAP

Les avantages pédagogiques en relation directe avec la matière

« Quand on utilise le principe du jeu pour apprendre, on a plus facilement l'attention des jeunes ». Cette remarque de Grégory Montfort est valable pour toute méthode pédagogique qui privilégie l'apprentissage des élèves par eux-mêmes. Elle est notamment applicable au RAP mais aussi à toute autre forme d'art utilisée à l'école. Mais Grégory continue en affirmant : « Faire du RAP, c'est jouer avec les mots. C'est interactif. Dans mes animations, j'essaie toujours d'avoir un côté cognitif. Je fais souvent un court exposé sur les figures de style et je demande aux gamins de ramener des textes de RAP et le but est de retrouver les figures de style. Au départ, la plupart ramène du RAP basique avec des rimes croisées et des rimes suivies mais rien d'autres. Alors je leur fait écouter du RAP plus construit et là ils comprennent la technique et la virtuosité des paroles et des images. Je leur fais écouter Casey, une rappeuse très, très forte et ils se disent Ah ouais, elle maîtrise. Elle a mis des métaphores, des allitérations, des assonances, etc. Elle est trop forte et du coup, d'un atelier à un autre, ils commencent à écouter d'autres sons, à faire des recherches et ils s'interpellent les uns, les autres : « J'ai écrit ça. J'ai fait une telle rime. Tu connais tel artiste ? ».

Autrement-dit, faire du RAP, c'est faire du français de manière créative et interactive. Certes, il ne s'agit certainement pas du français académique mais il serait malvenu et dommage pédagogiquement de mésestimer l'apport lexical du RAP. Et cela est à mettre en relation direct avec la technicité du RAP. On ne rappe pas n'importe comment. Trop souvent, les parents assimilent cette musique à l'expression d'un malaise social au mieux, ou à du simple défoulement au pire. Le RAP a des règles de création et d'énonciation. Et cette exigence technique est extrêmement importante car elle fait partie des critères de qualité d'un rappeur ou d'une rappeuse. Il suffit d'écouter un morceau de Casey ou d'Oxmo Puccino pour s'en rendre compte. L'affirmation selon laquelle le RAP est une poésie contemporaine continue de choquer de la langue française mais elle n'en reste pas moins juste.

Les jeunes trouvent dans le RAP les mots, les expressions, les moyens de s'exprimer mais aussi une structure, un cadre pour le faire et cela sans passer par la composition d'alexandrin ou d'octosyllabe. Pour certains des rappeurs que nous avons rencontrés, la virtuosité et la technique occupent même une place prépondérante. Tonino, notamment, nous confirme que « c'est la manière de le dire qui est intéressante et que la forme est tout aussi importante que le fond ». A cet égard, le SLAM se différencie quelque peu du RAP car son format met beaucoup l'expression du soi en avant et le but est d'interpeller et d'émouvoir. Le fait qu'il puisse être exécuté a capela induit l'idée auprès des enseignants qu'il se rapprocherait plus de l'art poétique pur que du RAP. Ce qui reste contestable. Quoi qu'il en soit, ce n'est pas un hasard si ce sont en majorité les profs de français qui sont à l'origine de l'entrée des ateliers d'écriture dans les écoles. C'est que l'apport à leur cours n'est pas négligeable, y compris au niveau du vocabulaire et de la versification.

Mais il n'y a pas que les profs de français qui peuvent tirer parti d'un atelier d'écriture, loin de là. Comme les autres vecteurs artistiques, le RAP - qui plus est quand il est fortement marqué socialement - est un reflet de son époque et de ses mœurs. Maki nous dit : « *Ce que je trouve intéressant, c'est que ce sont des prétextes (les ateliers d'écriture) à la rencontre et à la discussion. Autant tu parles de RAP, autant tu peux parler d'autre chose de tout aussi important, qui interviennent à travers le média RAP : tu peux parler d'Histoire en écoutant Akhenaton (leader du groupe I AM), de sociologie en écoutant La Rumeur (groupe français réputé pour avoir réalisé les premiers ateliers d'écriture) ou encore le cinéma en écoutant Oxmo Puccino. Une fois j'ai été à un atelier d'initiation au RAP, et finalement j'ai fini par parler du mouvement des Black Panthers aux USA, des différentes figures de proue afro-américaines. Il faut avant tout que chaque atelier soit une possibilité d'expression. C'est une chance pour amener des choses sur la table* ».

Et ce genre d'exposé peuvent même être en lien direct avec les programmes scolaires. Le RAP est une porte d'entrée vers d'autres sujets qui font l'objet d'apprentissage. L'un des exemples les plus frappants est celui de l'immigration et de la colonisation. En effet, beaucoup de rappeurs sont nés dans les minorités issues des vagues d'immigration et pour s'intéresser de plus près au phénomène et à ses conséquences, il serait peut-être utile de leur donner la parole. L'exclusion sociale et la discrimination peuvent être également illustrées par des morceaux de RAP largement consacrés à ce thème. Bien loin de creuser les gouffres communautaires, de telles démarches permettraient d'alimenter les débats et les réflexions sur ces différents thèmes d'Histoire et de société.

Pourquoi plus le RAP qu'une autre discipline artistique me direz-vous ? Il est vrai que d'autres musiques, le cinéma, le théâtre, les arts plastiques peuvent également tracer des ponts avec le programme scolaire. Mais le RAP présente deux avantages indéniables :

- Le RAP est une culture populaire et c'est aujourd'hui, un moyen efficace pour parler aux jeunes car ceux-ci le reconnaissent et le considèrent comme légitime. Certains élèves s'intéresseront plus facilement à un texte de PNL ou de Nekfeu qu'à Madame Bovary de Flaubert bien qu'il ne faut pas renoncer à lire Flaubert bien sûr.
- Le RAP possède, dans ses origines et son ADN social, plus de ressources et de possibilités pour aborder certains thèmes tels que ceux que nous avons décrits plus haut.

« *En 2012, pour la première fois, un rappeur faisait son entrée dans un manuel d'histoire. Le texte 17 octobre de Médine a été utilisé par l'éditeur Nathan pour illustrer la guerre d'Algérie à destination d'élèves de Terminale. Une vraie reconnaissance* »⁶².

Les avantages en termes de « compétences et de savoir-être »

Si nous avons choisi les vocables de « compétences » et de « savoir-être » dans l'intitulé de ce sous-chapitre, ce n'est par hasard. Comme vous le savez, le Décret Missions de 1997 a

⁶² AISSA, *Le rap comme outil éducatif : regard atypique et éclectique d'un éducateur*, op. cit., p. 2

sacralisé dans notre enseignement francophone le concept de « compétences »⁶³. Ces compétences sont les savoir-faire que les élèves doivent avoir intégrés à la fin du cycle secondaire et ce, afin de devenir des citoyens responsables et critiques mais aussi de futurs travailleurs dans une société professionnelle très compétitive.

Nous allons tenter de prouver dans ce chapitre que le RAP a énormément à apporter et que la démarche artistique et créatrice peut aussi servir l'apprentissage.

Lors du colloque organisé par *Lézards Urbains* en 2013, M. Chantal Van Schoote, du service de Médiation scolaire a pris la parole et a bien décrit l'un des principaux avantages des ateliers d'écriture qui est celui de l'expression écrite et orale : « *L'atelier est un arrêt dans le temps, un espace privilégié d'expression. On va pouvoir s'arrêter sur soi, se permettre de l'intériorité. L'élève découvre ce bénéfice individuel de prendre le temps de l'écriture pour clarifier ses pensées, ses idées, ses émotions, ses sentiments. Je rencontre régulièrement des élèves qui me disent encore utiliser l'écriture pour y voir plus clair. C'est un acquis personnel qui a beaucoup d'importance. Mais c'est aussi oser prendre la parole devant les autres, devant un groupe. Il y a également un bénéfice au niveau de l'accrochage scolaire, car on touche des jeunes qui ne sont pas forcément à l'aise avec les mots. Ça aide énormément les jeunes au niveau de la confiance en soi, d'oser, de gagner plus de compétences* »⁶⁴.

Ce témoignage d'une professionnelle de l'éducation est particulièrement intéressant car il met en évidence les différents bénéfices des ateliers en termes de compétences personnelles : l'introspection émotionnelle, l'oralité et la confiance en soi. Chaque animateur a confirmé cet aspect libérateur de l'écriture chez les jeunes d'origine/classe/ milieu social(e) défavorisée. Un espace d'expression que l'école, et même parfois leur milieu familial, ont du mal à leur offrir. « *Des fois, les jeunes se confient plus facilement à leur feuille qu'à leurs profs ou leurs parents. Tu as des profs qui découvrent leurs élèves au travers d'un texte, qui ne les imaginaient pas comme ça, ou comprennent pourquoi ils se comportaient de telle ou telle manière* » nous confie Maki.

Alors, la classe n'est pas l'endroit pour s'épancher sur ses problèmes personnels ou sur ses émotions profondes me direz-vous ? Il faut un cadre stricte et une frontière clairement établie ? Il faut en effet des limites mais, dans la société qui est la nôtre, il est nécessaire que les élèves puissent s'exprimer sur leurs ressentis, sur leur situation individuelle car cela leur permet de faire le point sur eux-mêmes et sur la société qui les entoure. Il ne s'agit donc pas d'un moment de victimisation ou de pleurnicherie mais bien de réflexion critique et de remise en question. Sans être l'objet de jugement ou de cotation, pour une fois. Comme le dit le professeur de français, Sébastien Marandon, lui aussi présent lors du colloque de *Lézards Urbains* et qui utilise largement les ateliers d'écriture : « *Le SLAM permet d'ouvrir le couvercle, la cocotte-minute des émotions. Ce sont souvent des choses extrêmement puissantes, pas violentes, mais presque. Je pense qu'il est important que mes élèves comprennent que s'approprier une matière, la langue française, cela passe aussi par des émotions, par un ressenti, des sentiments... C'est un formidable*

⁶³ Décret définissant les missions prioritaires de l'enseignement fondamental et de l'enseignement secondaire et organisant les structures propres à les atteindre, 24 juillet 1997, article 6.

⁶⁴ LEZARTS URBAINS, *Mots de tête, 20 ans d'ateliers d'écriture RAP&SLAM en Belgique francophone*, o. c., p. 4.

*médium pour progresser, se transformer et changer de point de vue. Sur l'institution, sur les profs et sur la langue française ».*⁶⁵

Au-delà du fait de s'exprimer, il y a aussi la manière de s'exprimer et ici aussi le RAP présente des plus-values indéniables. Comme le dit Maki : « *La particularité du RAP, c'est l'oralité. On peut travailler l'articulation, la prise de parole, la respiration, la manière de s'exprimer et de s'imposer. Toutes ces notions sont importantes ! Car même si on n'a pas la meilleure plume, la manière dont on va dire des choses, des intonations, les intentions et le choix des mots sont révélateurs* »⁶⁶. En l'occurrence, il s'agit ici d'une vraie compétence comme le Décret « Missions » les aime. Dans notre monde de l'hyper communication, les communicants sont rois et sans aller jusqu'à vouloir leur ressembler, il est essentiel de savoir argumenter et convaincre avec les formes adéquates. Maki insiste sur ce point : « *Et si votre enfant qui n'est pas à l'aise avec le fait de prendre la parole, à un moment donné, il prend confiance en lui, il se sent plus libre pour s'exprimer, aux examens oraux notamment, est-ce que vous ne serez pas content ? L'atelier peut aider à ça* ». Il est évident que prendre la parole devant un public sans risquer de subir des moqueries ou d'être ridiculisé n'est plus à démontrer. Le RAP et le SLAM sont des outils de renforcement intérieur pour les jeunes tant au niveau du fond que de la forme. Le confiance et l'estime de soi sont mises en avant par une expression différente et non-évaluée.

L'oralité et la confiance en soi sont des aspects individuels. Les ateliers peuvent aussi apporter beaucoup au niveau collectif comme nous le confirme Chantal Schoote : « *Il y a aussi l'influence sur le groupe-classe. Grâce à ces ateliers, on va apprendre à mieux connaître l'autre, à partager son vécu, à mieux comprendre. On va le respecter davantage et ça va contribuer au mieux vivre ensemble en classe. Un troisième bénéfice, c'est la relation entre le jeune, le groupe et le professeur... C'est alors la découverte réciproque sous un autre regard. Une autre dynamique se développe dans le groupe, des liens nouveaux se créent... Dans ce cas, le bénéfice va bien au-delà du temps de l'atelier* »⁶⁷. Le professeur Marandon va dans le même sens en racontant son expérience : « *La notion de l'interaction et la question de la transformation, la transformation du regard. Ce ne sont pas seulement les élèves qui se transforment, mais c'est aussi le prof. C'est une aventure commune et ça transforme donc aussi mon regard à moi* »⁶⁸.

Il y a un changement possible de perception des jeunes par rapport au monde scolaire : il s'agit d'un moyen de changer la vision, parfois assez négative (comme nous l'avons vu plus haut) des élèves vis-à-vis de l'école et de la vie en classe. Cela peut avoir des effets très positifs sur l'apprentissage au jour le jour. Le professeur Marandon le confirme : « *Mon problème, avant même de commencer à leur donner cours, c'est de travailler sur cette perception qu'ils ont de l'école et sur celle qu'ils ont de la langue française... Mon travail, c'est tenter de déplacer leur regard par rapport*

⁶⁵ LEZARTS URBAINS, *Mots de tête, 20 ans d'ateliers d'écriture RAP&SLAM en Belgique francophone*, o. c., p. 4.

⁶⁶ LEZARTS URBAINS, *Mots de tête, 20 ans d'ateliers d'écriture RAP&SLAM en Belgique francophone*, o. c., p. 13

⁶⁷ LEZARTS URBAINS, *Mots de tête, 20 ans d'ateliers d'écriture RAP&SLAM en Belgique francophone*, o. c., p. 5.

⁶⁸ Idem.

à l'institution, par rapport à l'école, et trouver comment les ([les élèves]) faire bouger, les sortir d'une certaine forme d'immobilité »⁶⁹. On touche ici à un point essentiel pour l'école et l'avenir de l'enseignement : celui d'un changement d'approche complet au niveau pédagogique, avec une réelle interactivité nouvelle au sein des groupes-classes, basée sur l'exercice de l'art et du jeu. Mais notre école est-elle prête pour cela ? Nous reviendrons sur ce point crucial dans le dernier chapitre où nous nous poserons la question de savoir s'il faut augmenter structurellement les initiatives comme les ateliers d'écriture au sein de l'école. Car bien sûr, il existe des obstacles à cette réforme.

En tout cas, outre ses conséquences positives sur l'environnement scolaire et l'ambiance en classe, les projets RAP, comme les autres projets artistiques, sont donc aussi des moyens de créer du lien, de se découvrir et de découvrir les autres. Evoluer au sein d'un groupe, se fondre dans un collectif, dans une équipe, avoir connu une expérience collective forte, c'est aussi une compétence qui est plus qu'enviable et qui n'est pas forcément l'un des buts premiers de notre système scolaire. A méditer.

Les avantages en termes de vivre ensemble : le RAP comme élément d'entente et de découverte de l'autre.

Sortons un moment du cadre strict de l'école et adoptons une perspective sociologique. Pour diverses raisons que nous ne pouvons détailler ici, on peut constater une recrudescence des tensions socioéconomiques, communautaires, voire même religieuses ou pseudo raciales. Dans l'immense majorité des cas, ces tensions ont pour cause une inégalité grandissante entre les différentes classes de la population mais elles sont récupérées, et parfois très habilement, par ceux dont le fonds de commerce électoral sont la peur et la division. Cela est déjà arrivé par le passé et cela arrivera encore dans le futur.

Le RAP peut constituer un outil d'analyse de ces phénomènes, non pas pour endormir ou étouffer les colères lorsqu'elles sont légitimes mais bien pour aider les jeunes à identifier les véritables combats à mener. C'est le cas notamment lorsque le RAP reprend l'un de ces rôles premiers, comme le disait Africa Bambaata, « de transformer le négatif en positif ». Maki nous confiait lors de l'interview que *Lézards Urbains* s'était déjà posé en médiateur lors d'un conflit entre jeunes dans le quartier des Marolles à Bruxelles. Remplacer la violence ou la défiance par la création et la production reste un des axes sociétaux du RAP et du HIP HOP.

Ce genre de démarche est aussi applicable en milieu scolaire, lorsqu'à l'extérieur, les messages d'intolérance et les préjugés sont de plus en plus prégnants. « Chez les jeunes, il peut y avoir des partis pris issus d'une certaine désinformation » raconte Maki. « Une fois, j'étais dans une classe avec des Marocains, des Turcs et des Congolais. Au début, ils ne se parlaient pas car on leur avait dit qu'il ne fallait pas se parler et qu'il valait mieux rester entre eux. Après un atelier, ils se sont aperçus, au travers de leurs textes, qu'ils avaient beaucoup de points communs. Simplement, ils n'avaient jamais eu l'occasion d'en parler ou de les mettre sur papier ».

⁶⁹ LEZARTS URBAINS, *Mots de tête, 20 ans d'ateliers d'écriture RAP&SLAM en Belgique francophone*, o. c., p. 5.

Comme musique, le RAP peut séduire tout le monde. Il serait faux de croire que cette démarche d'entente à travers cette musique ne serait possible que dans les quartiers populaires ou dans les classes des écoles les moins favorisées. L'atelier est avant tout un lieu d'échange et de communication, de 7 à 77 ans c'est un outil et non pas une finalité en soi. C'est pour cela qu'il faut éviter de « ghettoïser le ghetto » comme le dit Maki. Ce n'est pas parce qu'on s'adresse à des jeunes défavorisés qu'ils vont forcément faire du RAP et ce n'est pas parce qu'on est retraité, la soixantaine bien sonnée, que le RAP ne peut pas permettre de se réinventer à nouveau.

De même, le RAP est, certes, un vecteur de tolérance mais il ne doit pas être circonscrit aux quartiers ou réduit à un rôle d'endormissement des jeunes de ces quartiers. C'est aussi dans la lutte et le combat sociétal autour d'un but commun que l'on tisse des liens entre les communautés, les religions, les races, les générations, les genres.

Pour conclure ce chapitre sur les avantages des ateliers d'écriture en milieu scolaire, nous laisserons la parole au sociologue Hugues Bazin qui a réalisé plusieurs travaux sur le HIP HOP et la culture urbaine : « *Qu'est-ce qui émerge de ces pratiques qui ne sont pas reconnues comme formes pédagogiques ? Les ateliers sont des formes qui accueillent une diversité. Il y a un mode exploratoire, une forme d'autonomie, autodidacte, basée sur le parcours d'expérience des acteurs. Elle est donc effectivement populaire et innovatrice dans le sens où elle expérimente. L'expérimentation par l'échec, oui ! Et ces ateliers, ce n'est pas simplement une transmission, ça peut être aussi l'imaginaire d'une autre école. Une autre façon de transmettre, de faire société.... Ce n'est pas le boulot de l'art de résoudre les problèmes sociaux. Par contre, il crée un imaginaire qui, lui, peut répondre aux questions de société...Et donc, les ateliers se trouvent au croisement de parcours d'expériences de différentes personnes qui viennent avec leurs histoires. Et, en même temps, ce sont des morceaux de société, des lieux de sociabilité. Terreau commun, culture populaire... L'objectif est de créer un nouveau référentiel, qu'on pourrait appeler école populaire novatrice* »⁷⁰.

Faire entrer le RAP, comme toute autre technique d'expression artistique littéraire, plus structurellement dans l'école afin de créer une nouvelle pédagogie, en voilà une idée alléchante. Nous sommes donc partis à la recherche d'autres acteurs associatifs afin de savoir si cela était possible et comment.

⁷⁰ LEZARTS URBAINS, *Mots de tête, 20 ans d'ateliers d'écriture RAP&SLAM en Belgique francophone*, o. c., p. 17.

CONCLUSION

A présent, il est temps de conclure notre voyage dans l'univers du RAP si riche et pourtant si décrié. A la question « le RAP a-t-il une influence sur la jeunesse ? », la réponse est certainement « oui ». Maintenant, cette influence est-elle positive ou négative ? Très difficile à juger même si nous avons mis en évidence quelques éléments de réponse. On ne peut nier que le « Gangsta RAP » mettant en avant l'argent facile, les bolides et les femmes objets transmet des valeurs plus que douteuses moralement mais nous avons montré que les choses ne sont pas si simples. Le RAP est devenue une industrie mondiale et certains ont fait du « Gangsta » leur fonds de commerce. Mais les jeunes ne sont pas crédules. Ils savent que les tenants de ce RAP ont quitté leurs quartiers d'origine depuis longtemps (même s'ils s'en réclament toujours) et que leurs attitudes parfois très provocatrices n'est qu'une mise en scène.

Par ailleurs, le « Gangsta » n'est qu'une forme de RAP, peut-être la plus médiatique mais loin d'être le seule comme nous l'avons vu. Le RAP reste un vecteur de contestations et de revendications sociales et culturelles même si son idéal politique a petit à petit laissé la place aux lois du marché. Il reste tout de même cet idéal de prôner l'émancipation par l'art et de critiquer une société inégalitaire. C'est, aujourd'hui, la tendance représentée par le RAP dit « conscient », une étiquette comme une autre mais qui ne reflète pas l'entière des rappeurs et des rappeuses qui essaient de transmettre un message sociopolitique. Dans cette lignée, le RAP et le HIP HOP restent des facteurs de changements sociétaux et d'émancipation avec leur vertu de révolte, de dénonciations et de revendications. Mais, comme nous l'avons vu, il ne faut pas non plus identifier le RAP à sa seule dimension sociopolitique. Dès le départ, il y a eu d'autres genres et d'autres thèmes plus légers et plus festifs. Car l'important dans le RAP, ce n'est pas forcément de dénoncer mais bien d'énoncer. Et cela, selon des règles artistiques établies. Les rimes, le *flow*, le rythme, la richesse des mots et des expressions, la structure du refrain et des couplets, tout cela occupe une place très importante. La forme est tout aussi prépondérante que le fond. Le RAP n'est donc aucunement une culture d'analphabètes comme le disent certains. Il fait partie intégrante de la culture de notre société.

Au-delà des différentes étiquettes, le RAP est bien une musique portée à l'échelle mondiale et plus particulièrement chez les jeunes. Nous avons pu constater que la révolution internet n'a fait que globaliser le phénomène avec une nouvelle génération qui n'est plus forcément issue des quartiers et qui a popularisé le RAP parmi toutes les couches de la société. En fait, comme tout mouvement culturel et artistique, le RAP a évolué. Il y a aujourd'hui des millions de rappeurs, amateurs ou professionnels, des milliers de styles et de tendances différentes. La question n'est donc pas de savoir s'il faut avoir peur du RAP mais bien de l'écouter et de se faire sa propre opinion. Tout le monde peut écouter du RAP et y trouver du plaisir. Il suffit d'aller un peu plus loin que les apparences et les préjugés.

En outre, nous avons montré que le RAP et le SLAM avaient de nombreux avantages des points de vue pédagogique et éducatif au travers des ateliers d'écriture. Premièrement, il y a un vocabulaire et un champ lexical immense à explorer. A notre époque où les parents désespèrent parfois de l'orthographe de leurs enfants, le RAP ne répond peut-être pas aux critères du français académique mais contient énormément de mots et expressions pouvant enrichir le langage des jeunes. La composition et l'écriture d'un morceau de RAP peuvent s'avérer très enrichissantes. Par ailleurs, comme toute discipline artistique, le RAP peut servir de tremplin pour faire des liens avec d'autres matières scolaires et pratiquer cette fameuse transversalité dont tous les pédagogues parlent. En écrivant et en pratiquant le RAP, on peut également faire de la sociologie, de l'histoire, de la science politique, etc. Et cela de manière récréative et ludique. La qualité de l'apprentissage ne s'en trouverait pas diminué, bien au contraire.

De plus, les ateliers d'écriture sont un formidable moyen d'exercer les jeunes à l'expression orale. Nous vivons dans un monde de la communication instantanée dans lequel la maîtrise des concepts et surtout leur articulation dans une argumentation est essentielle. Cela est vrai à l'école mais cela est encore plus vrai par la suite dans la vie professionnelle. L'oralité si importante dans le RAP est un bon moyen de s'exercer et de prendre confiance en soi. Car la plus-value apportée par la pratique artistique, celle du RAP ou d'autres, est avant tout humaine et sociale. En effet, pour des jeunes perdus dans les tréfonds de la relégation scolaire, participer à un projet permettant de se valoriser n'a pas de prix.

Toujours sous pression des notes, des cotes et des bulletins, les jeunes vivent très durement l'échec, encore plus que les parents. Et pouvoir évoluer dans un oasis, un sanctuaire dans lequel ils ne seront pas jugés et disqualifiés à la moindre erreur, est une incroyable chance. De plus, l'atelier d'écriture est aussi un espace qui échappe à la logique scolaire faite d'obéissance, de règles et de contraintes. Il n'est pas question d'abolir les règles sans lesquelles aucun apprentissage n'est possible mais l'art et l'expression à l'école permet de les adapter, de les rendre plus humaines et moins excluantes. La valorisation et la confiance en soi acquises lors des ateliers d'écriture se retrouvent alors dans le reste de l'apprentissage : le français, les maths, les sciences, etc. Ce n'est pas du temps perdu mais bien du temps gagné. Bien sûr, cette démarche ne va pas dans le sens de la méritocratie dominante à notre époque. C'est pourquoi il serait bon de réfléchir et de revoir nos pratiques pédagogiques dans un sens bien plus formatif que certificatif. L'important c'est ce que l'on apprend, sur le monde et sur soi-même, pas par des points sur un bulletin.

Alors, faut-il instaurer des ateliers d'écriture de RAP et bien d'autres projets artistiques dans nos écoles ? Certainement ! Notre enseignement est-il prêt pour cela ? Certainement pas. Nous avons vu que beaucoup de choses sont à changer ou à réformer pour faire entrer la culture et l'art au sein de l'institution scolaire et que les équipes pédagogiques ainsi que le

monde associatif n'avaient pas assez de rapports les uns avec les autres. De plus, il faudrait revoir la formation initiale des enseignants dans ce sens et mettre en place une plus grande coordination entre les écoles et les opérateurs associatifs, surtout au niveau de l'intégration des animations dans la cohérence pédagogique des cours.

Pourtant les écoles et les enseignants sont demandeurs. Ils sentent bien que c'est un chemin à explorer. De plus en plus d'initiatives vont dans cette direction. Malheureusement, elles ne sont pas forcément suivies et soutenues. Cela reste trop éparse et limité. Et nous en arrivons à nous demander si ce n'est pas la philosophie même de notre école qu'il faut revoir et donc de la société qui la sous-tend. Les obligations de méritocratie, de résultats, d'employabilité et de production sont devenues omnipotentes dans notre enseignement et écrasent aussi bien les élèves que les enseignants. Pour contrer cette tendance, il faut regarder vers d'autres horizons pédagogiques pour créer la société du futur. Les arts font partie de ces alternatives qu'il nous appartient encore d'explorer.

BIBLIOGRAPHIE

Interviews

Interview de Mathieu d'Angelo, rappeur, animateur de l'asbl « Lézards Urbains », responsable des ateliers d'écriture, réalisée le 8/11/2016.

Interview de Grégory Montfort, rappeur, animateur de l'asbl « Move on », réalisée le 7/10/2016.

Interview d'Antonin Elhage, rappeur, animateur à la Maison de jeunes de la commune de Ganshoren, réalisée le 08/10/2016.

Interview de Dianne Hennebert, administratrice-déléguée de l'asbl « Out of the box », réalisée le 14/11/2016

Interview de Sybille Mertens et de Manon Marcélis, coordinatrices de l'asbl « Pierre de Lune », réalisée le 15/11/2016.

Interview de Daphné Reynders, chargée de missions au sein de la FAPEO, réalisée le 16/11/2016.

Ouvrages et articles

LEZARTS URBAINS, *Mots de tête, 20 ans d'ateliers d'écriture RAP&SLAM en Belgique francophone, rencontre, colloque*, Bruxelles, 7/12/2013.

A. KOLLY, *Le RAP, entre art martial urbain et mafia des cités, dans Santé mentale en contexte social, multiculturalité et précarité*, 2007.

H. DELFORGE, *Le paradoxe des cultures musicales « jeunes » : modes d'expression et d'identification en marge de la société et rapports à la culture dominante. Exemples du RAP et de la techno*, ULB, Centre de recherche, 2002.

C. BETHUNE, *Le rap, une esthétique hors la loi*, Editions Autrement, 1999.

O. CACHIN, *L'offensive rap*, Gallimard, 1996.

A. LAPIOUER, *Total respect, La génération hip hop en Belgique*, Couleur livres, 1997.

M. CARDET, *L'effroyable imposture du RAP*, Broché, 2013.

LES PARENTS D'ÉLÈVES ET ENSEIGNANTS DES ÉCOLES REUSS, *Après la médiatisation d'un clip de rap sur le quartier Neuhof à Strasbourg, les parents et enseignants des écoles Reuss renouvellent leur demande de classement en REP+, Observatoire des Zones prioritaires*, 29/05/2015.

OUT OF THE BOX, *Une éducation créative qui sort des rangs,, Out of the box*, 2016.

PIERRE DE LUNE, *Arts à l'école*, Pierre de Lune, 2016.

GROSBEN, *Eric Zemmour : le rap est une sous-culture d'analphabètes*, 13/09/2011, <http://www.eteignezvotreordinateur.com/eric-zemmour-vs-youssoupha/>, consulté le 13/04/2016

ARIS, *Le RAP a-t-il une mauvaise influence sur la jeunesse ?* le 27/02/2015.

E. V., *Anthony, élève de rétho, insulte ses profs dans un rap posté sur Youtube : deux enseignants ont porté plainte*, dans *La Nouvelle Gazette* 18/09/2013.

G. HAMONIC, AFP, *Quenelle, arme, drogue : un clip de rap crée la polémique à Strasbourg*, dans *Le Figaro*, le 26/05/2015.

<http://www.lefigaro.fr/musique/2015/05/26/03006-20150526ARTFIG00043-quenelle-arme-drogue-un-clip-de-rap-cree-la-polemique-a-strasbourg.php>, consulté le 26/08/2016.

SITE 13OR-du-HipHop, *Le clip de rap polémique de collégiens de 14 ans qui exhibent des armes blanches*, 02/02/2016, <http://www.13or-du-hiphop.fr/2016/02/02/clip-de-rap-polemique-de-collegiens-14-ans-exhibent-couteaux/>, consulté le 15/06/2016.

B. CHAPON, *Des enfants de Sarcelles tournent un clip avec des armes, 20 minutes*, 02/03/2015.

<http://www.20minutes.fr/societe/1552395-20150302-video-enfants-sarcelles-tournent-clip-armes>, consulté le 20/09/2016.

KANDE, *Le RAP et son influence sur la culture des jeunes*, 1/06/2009.

<http://kande.over-blog.com/article-32116239.html>, consulté le 3/09/2106.

BOUS, *Kaaris Booba Gradur : Les rappeurs influencent t-ils les jeunes à faire les thugs ?*, le 29/11/2014.

<http://www.bstar.fr/kaaris-booba-gradur-les-rappeurs-influencent-t-ils-les-jeunes-a-faire-les-thugs/>, consulté le 22/06/2016

AISSA, *Le rap comme outil éducatif: regard atypique et éclectique d'un éducateur*, le 01/09/2012,

<http://www.yapaka.be/actualite/le-rap-comme-outil-educatif-regard-atypique-et-eclectique-dun-educateur>, consulté le 23/06/2016.

M. BIDAN, *Le rap, du ghetto au préau*, dans *Le Monde*, le 12/06/2014, http://www.lemonde.fr/campus/article/2014/06/12/le-rap-du-ghetto-au-preau_4437274_4401467.html, consulté le 10/09/2016.

M. COSTA, *Les bancs de l'école et le RAP français*, 7/04/2015, <http://lebonson.org/2015/04/07/les-bancs-de-lecole-et-le-rap-francais/>. consulté le 17/09/2016.

SITE DE LA COMMUNE DE UCCLÉ, *L'École communale du Centre : première « école à rayonnement musical » en Communauté française*.
<http://www.ucclé.be/administration/education/l2019ecole-communale-du-centre-premiere-201cecole-a-rayonnement-musical201d-en-communaute-francaise>, consulté le 16/12/2016.

Vidéos et musiques

M. CARDET dans *L'imposture du rap, sur la Libre Antenne de Meta TV 1/3, sur Meta TV*, 5/01/2014, <https://www.youtube.com/watch?v=bj1OLofHtOI>, consulté le 10/04/2016.

SEAR dans l'émission *Le rap français sous l'oeil d'un expert 1/4, sur Meta TV*, 3/3/2014, <https://www.youtube.com/watch?v=0Eo4hvVunKc>, consulté le 15/04/2016.

BOOBA feat KAARIS, *Kalash*, 12/10/2012, <https://www.youtube.com/watch?v=oBbHo8b4Fdc>, consulté le 4/05/2016.

KAARIS, *Zoo*, 25/01/2013, <https://www.youtube.com/watch?v=xX4Pxiwti4E>, consulté le 4/05/2016.

LA FOUINE, *La fête des mères*, 04/09/2013, <https://www.youtube.com/watch?v=XVPqk94T2go>, consulté le 04/05/2016.

GRAND MASTER FLASH AND THE FURIOUS FIVE, *The Message*, 01/07/1982, https://www.youtube.com/results?search_query=grandmaster+flash+the+message+, consulté le 14/05/2016.

FADAH feat SENTIN'L, *Carnet de lésions*, 15/07/2013, <https://www.youtube.com/watch?v=95enT-87pr0>, consulté le 03/09/2016.

PEJMAXX, *Danse avec les palmes*, 8/12/2016, https://www.youtube.com/watch?v=Cfkz4JldB_8, consulté le 03/09/2016.

SCYLLA, *Rien à remplacer*, 13/12/2013, <https://www.youtube.com/watch?v=Ss1tZdy2cXs>, consulté le 04/09/2016.

ASOCIAL CLUB, *Ce soir, je brûlerai...*, 29/07/2014,
<https://www.youtube.com/watch?v=BABVK1dpEpl>, consulté le 04/09/2016.

STICK, *L'âge ingrat*, 14/11/2014,
<https://www.youtube.com/watch?v=gh6Aa2kjDZM>, consulté le 10/09/2016.

OXMO PUCCINO, *Peu de gens le savent*, 28/01/2011,
<https://www.youtube.com/watch?v=tudSOyOMV5Q>, consulté le 10/09/2016.

STOMY BUGSY, *Mon papa à moi est un gangster*, 19/11/2009,
<https://www.youtube.com/watch?v=izstQnMbnFo>, consulté le 10/09/2016.

MEDINE, *Biopic*, 19/10/2012, <https://www.youtube.com/watch?v=HGX6xyvepl>, consulté le 10/09/2016.